

PER

E-419

BNQ

Brais

Corinne
Laroche

Pauline
Harvey

Sylvie
Gendron

Gaëtan
Brulotte

Roseline
Cardinal

Danyelle
Morin

Árpád
Vigh

Geneviève
DeCelles

David
Dorais

Radmila
Zivkovic

Gilbert
Choquette

Pierre
Yergeau

Les écrits

98



Les écrits

AVRIL 2000

Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Jean-Guy Pilon

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Promotion : Michelle Corbeil

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon
Jean-Guy Pilon
Jean Royer
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean-Pierre Duquette
Jacques Folch-Ribas
Christiane Frenette
Naïm Kattan
Claude Lévesque

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

LES ÉCRITS

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

les.ecrits@sympatico.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935

© Les écrits



Le Conseil des Arts du Canada / The Canada Council
DEPUIS 1957 / SINCE 1957



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

CONSEIL
DES ARTS

COMMUNAUTÉ
URBAINE
DE MONTRÉAL



Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 98, AVRIL 2000

Marie-Claire BLAIS	
<i>Anne Hébert</i>	5
Corinne LAROCHELLE	
<i>Mes heures remarquables</i>	9
Pauline HARVEY	
<i>Dans mon poêle</i>	15
Sylvie GENDRON	
<i>Clair d'été</i>	25
Gaëtan BRULOTTE	
<i>Texte et séduction</i>	33
Roseline CARDINAL	
<i>Naissance d'une femme</i>	47
Danyelle MORIN	
<i>Cante jondo</i>	67
Arpád VIGH	
<i>Conditionnel passé</i>	75
Geneviève DECELLES	
<i>Arbre</i>	93
David DORAIS	
<i>Une nuit attique</i>	103
Radmila ZIVKOVIC	
<i>Les vendredis</i>	109
Gilbert CHOQUETTE	
<i>Une fiancée ambiguë</i>	117
Pierre YERGEAU	
<i>Les livres sont les souterrains du monde</i>	131
Notices biobibliographiques	145



MARIE-CLAIRE BLAIS
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Anne Hébert
(1916 – 2000)

ANNE HÉBERT EST DÉCÉDÉE LE 22 JANVIER DERNIER. Après un long séjour à Paris, elle était revenue vivre à Montréal depuis quelques années. Le Québec perd un très grand poète pour qui la beauté du monde était une vaste source d'inspiration et de ravissement, poète qui refusait la mesquinerie, la fragilité des frontières, surtout sensible aux désarrois de la conscience universelle, dans sa quête d'une durable sérénité. Aussi bien poète, romancière que dramaturge, dans des romans forts tels que *Kamouraska* et *Les Fous de Bassan*, ou d'une texture plus poétique encore, tel que *Les Chambres de Bois*, publié en 1958, où s'exprime la même inquiétude existentielle, comme dans son théâtre, *Le Temps sauvage*, ses recueils de poèmes, *Le Tombeau des Rois*, *Les Songes en équilibre*, *Mystère de la Parole*, et tant d'autres de ses œuvres.

Anne Hébert explore de l'intérieur, la solitude du cœur humain, mais aussi ce mystère de l'écriture, de ce qu'elle appelle « la parole », dont elle dévoile avec une déconcertante simplicité, parfois même de façon austère, les secrets, le sens caché. Ainsi, je vois son œuvre comme une méditation pure et ardente, dans un envoûtement du langage coulant vers nous comme une vague paisible, quand cette méditation nourrie

d'images et de symboles que nous reconnaissons tous, est en même temps un discours sur la vie, la mort, la justice et l'injustice de l'amour reçu ou non partagé, qui, sur la terre, peut être la détresse ou le bonheur de l'humanité.

Ainsi, bien que la parole et l'écriture d'Anne Hébert soient toujours contenues, aucune pudeur souterraine ne les retient lorsqu'il s'agit de nous livrer avec vérité un tableau précis, concis, de la vie contemporaine, ce qui fait de cette écriture une voix prophétique comme l'étaient les voix au chant mesuré, équilibré d'Emily Dickinson, et plus près de nous, d'Elizabeth Bishop.

Pour cet écrivain de pleine conscience et lucidité, elle vit dans ce lieu de l'âme « où la mort l'accompagne comme une grande personne qui lui tiendrait la main », et voit au delà du miroir qu'est un monde agité, « les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes », car si la pensée de notre existence à tous est pétrie de la sombre fatalité de la mort, le poète visionnaire, en Anne Hébert, ne cesse jamais de louer la fraîcheur et le renouvellement de la vie, dans sa prose aussi rigoureuse qu'elle est par instants, illuminée.

Nous regrettons, avec le départ d'une grande artiste qui sera, comme elle le fut hier pour beaucoup d'entre nous, pour les futures générations d'écrivains et de poètes qui suivront, un modèle de courage et d'assiduité à l'écriture. Nous regrettons aussi l'amie solidaire qu'elle fut pour plusieurs d'entre nous, à Paris, comme au Canada ou au Québec, celle qui apportait à nos livres une attention profonde, nous écrivait à travers les pays et les années, amie d'une constante franchise et sincérité, qui préférait aux lectures d'œuvres dans les universités, aux indiscretions de la presse ou à ses exigences, le retrait, le silence, par modestie, dans une indépendante pudeur où elle

recouvrait un espace qui lui était sacré, « une chambre à soi », de cet espace durement acquis pour les femmes qui ont à écrire, à penser, et que Virginia Woolf fut la première à nommer, pour notre délivrance.

C'est malgré cette passion de l'isolement choisi qu'Anne Hébert pouvait se plier aussi, avec une remarquable grâce, aux fonctions sociales de son métier, dans ces mêmes universités ou salles de conférences européennes ou nord-américaines où le destin parfois nous a réunies. C'est là bien souvent qu'auprès des étudiants je la vis si attentive, d'une inoubliable générosité, générosité du cœur, mais aussi de cette générosité de son temps, dont tant d'écrivains sont dépourvus auprès de ceux qui les lisent, ou qui, futurs écrivains, demandent leur conseil. C'est là où nous apparaissait un être séduisant, sociable et courtois, d'une nature mystérieuse, car nous sentions qu'elle était avant tout humaine, curieuse de chacun, aimant rire, capable d'observations ironiques qui ne furent jamais cruelles. Car cet équilibre en elle, cette passion de l'harmonie et de la mesure que reflète toute son œuvre poétique et romanesque, laissait place à la compassion et à la pitié discrète, de même qu'au respect de l'autre.

En tant que collègues et amis, nous aurions tant aimé voir cette œuvre immense d'Anne Hébert couronnée par le prix Nobel, mais nous avons la certitude que la découverte de cette œuvre ne fera que grandir à travers le monde. Quand de si grandes voix de nos écrivains s'éteignent pour rentrer dans la nuit, les voix de Germaine Guèvremont plus tôt, celles de Gabrielle Roy et de Françoise Loranger, nous rentrons nous aussi dans cette nuit de leur absence. Pourtant, ce n'est là qu'un aspect de cette séparation qui nous arrache une à une à l'expérience écrite de ces écrivains qui ont parlé de nous, de

notre société. Le chemin qui nous reste désormais à faire, dans la solitude où elles nous plongent, est de redécouvrir la force de tous ces témoignages qu'elles nous ont laissés, où elles nous ont donné à tous l'âme vivante de l'avenir.

La version anglaise de ce texte a été publiée dans le *Time* du 7 février 2000.
Traduction de Sheila Fischman.

CORINNE LAROCHELLE

Mes heures remarquables

TU NE SAIS PAS L'HEURE ni comment mourir dans la brise. Un feu intemporel t'a prise dans sa mire, toi, la fureur, et ton amour. Toi entière devant le hall d'hôtel, dans l'escalier qui bouleverse la cohérence des lieux. Tu deviens énigmatique au reste du monde. Une étincelle qui repousse la lisière des photographies, imprenable mais sensible de tous les côtés. Tu annonces cette douceur de l'ignorance jetée en pleine lumière. On ne sait pas te prédire.

o o o

Le silence me retient dans le contour de ton chant. Je ne suis pas prisonnière, seulement j'aime circuler dans les refuges somptueux. À l'étage de la bibliothèque, je passe de longues heures à tourner les pages, déplacer une étoffe, les mains fixées dans le jour excessif. Longtemps je t'intrigue avec ces jeux de pénombres qui s'effacent à mesure que je longe ton chant. Nous poussons tous les deux sur la porte derrière laquelle se trouve une foule de reliefs incertains. Mystère de correspondre dans l'évidence de la perte.

Je pose des mains là où la peau reçoit, mais comment savoir ce qui a été reçu. Tu ressembles au jour, gris et anarchique, avec des cils pour épurer le tumulte ambiant. Aucun prénom ne nous sied, aucune de ces sonorités chaudes aux nombreux pays. Loin derrière, j'apprends dans le contour d'une fenêtre, contour d'une lumière furibonde, à lancer mes yeux de petites lueurs vers le haut. Une présence légère et indolore commence à me séduire. C'est toi, ce n'est pas toi. C'est une personne qui a effacé son visage en fermant les paupières. Me trompais-je encore de monde?

o o o

Tellement de nuits ont changé. Tu t'appuies sur moi pour revenir dans l'éclairage avec cette maigre vérité des ruines. Les mains malades se remplacent à tour de rôle; l'une d'entre elles attrape la lande qui se déplace avec nous et l'immunise. C'est que malgré moi, malgré moi, je garde les paupières indécises. Je laisse à la densité du diamant le soin de composer les gestes. Dans ma demeure, dans l'incertitude qui me précède, je te fais signe d'entrer.

Je n'arrivais plus à parler. Lorsque mes chiens avançaient, soumis à la noirceur, c'était dans le but de la mer, le but abstrait et aveugle du personnage dans son impulsion de fuite. On voyait les bouillons à des kilomètres et l'allure des chiens à l'enfance languissante sur le tableau des jours. Je mourais de vagues. Je mourais d'être sans contraste pour les mots de l'histoire. Toujours à peine sortie des profondeurs, comme ce son que l'on file au sortir de l'écho, entre bribes et roucoulements.

o o o

Personne d'autre ne vient. Si tu savais comment les mains s'y prennent pour décrire le soir qui tombe et le décor laissé en plan derrière la forêt. Seules les fougères emplissent l'espace des sentiments méconnus, et parfois les arbres que l'on a pris la peine de photographier. Tu comblerais mes phrases d'objets saisissants si tu savais d'où je te parle. Si tu savais comment se déplacent mes étoiles conçues sans mobiles.

Le matin je sors du lit tout habillée. La scène commence par un détour, l'encolure dans le dos, les épaules inversées : la scène commence par une scène. Dans les voyages, tu insistais pour égarer quelques doublures. Au coin de la rue, les masques, la dépouille de l'aventurière. Tu insistais pour délier les corps au-dessus des promontoires. Une fois les ombres ratatinées sur leurs chaises, tu soufflais, tu espérais ta joie. Celle qui nous libérait avec lenteur, en comptant chaque membre, du plus dessiné au plus flou, que l'ombre enlevait.

o o o

Il se fait tard pour surgir, le torse de côté, l'index noir et provocant. Je lis cette lettre timbrée de nulle part quand le glacier frappe la nuit. Nuit haute et voilée, qui va de l'Arctique à l'azur sans annoncer sa transparence. Je suis méconnaissable des reins, dénuée de patience. Mes cheveux s'usent à la corde de vieux radeaux. Le bruit court que des morceaux échouent tout près du Groenland, la terre où se rassemblent mes heures remarquables. En reprenant souffle, la mer retrousse ses vagues et murmure ce récit. Les vagues tremblantes au-dessus des choses, car ce qui est perdu revient, vitré et sec, témoigner de l'intervalle entre les gouffres.

Enfant, je m'impataientais devant l'ordre naturel des boîtes, du feu et des rangées de cyprès. Les voix sortaient des livres, et aussitôt je retraçais leurs allées et venues. J'appris bien vite à réviser l'horizon, ses instruments sur lesquels s'échafaudent les théories les plus anciennes, comme l'obstination du vent à la rencontre du lieu. Cela m'ennuyait d'arriver la première à la tombée du jour. Sur la lande déserte, il m'arrive encore de précipiter ce geste qui nous émerveillait hier.

o o o

Une vague, mes bras nus : une pensée fugitive vient mouiller tes pieds, te rendre la grâce à la manière d'une dévastation. Le paysage n'est pas si intact, pas si entier depuis que le jour, chaque jour, le quitte, nous laissant seuls face à la brièveté des images. Des frissons s'installent entre les particules d'air et l'échine, tu trembles, il y a longtemps que la volupté a traversé ton espace, longtemps que je me suis avancée avec la nuit, ses billes éparpillées dans mon cou.

Quelque chose se déchire, c'est sûrement une tristesse, c'est sûrement mon collier qui tombe. Avec quelle éloquence il tombe dans ta nuit.

Je note. Peu à peu les détails se détachent du lot informe du ciel. Cette façon de te résister : je fumais des cigarettes en aspirant l'étang caché derrière la maison. Si près du trouble, je rapprochais mes doigts du lampadaire qui te servait d'épaule ou de confident. J'ébouriffais mes cheveux et je commençais à aimer.

Jamais je n'ai osé une question sur les têtes silencieuses. Sur les amants qui se traversent tout de suite, perdent leur visage et la force de comprendre.

PAULINE HARVEY

Dans mon poêle

*Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés au fond des solitudes.*

Baudelaire

J'ENTENDS DES VOIX, je vis dans une chambre peuplée d'esprits étrangers. Ils n'émettent pas vraiment des paroles méchantes, témoignent plutôt d'une vivacité d'esprit et des qualités de sentiment qui transcendent mes propres capacités mais enfin j'entends des voix et personne n'aimerait ça. Le phénomène se produit quand je reste chez moi trop longtemps aussi ai-je pris l'habitude de passer la journée dans les cafés. C'est là que je lis les journaux, que je travaille, que je rencontre mes amis, que j'étudie, que je lis, je ne viens plus chez moi que pour manger ou dormir. Alors je n'entends plus de voix.

Mais il y a des jours où je quitte le café brusquement, je rentre chez moi et je me lance dans une réflexion à voix haute que rien ne peut arrêter, je parle avec mes voix.

Parler tout haut, quand on est seule, fait monter une sorte de fièvre, nous donne l'illusion qu'on n'est pas seule quand on l'est. On se prive ainsi du plaisir naturel de la communication, la conversation en société. De sorte qu'il y a un désagrément certain à réduire la communication à une illusion. Pourtant je ne saurais raconter à personne ce que je me dis quand je

réfléchis comme ça toute seule à voix haute pendant des heures.

Descartes, lorsqu'il commente la naissance de sa philosophie conte qu'il vivait alors « dans un poêle ». Ce terme désignait au XVII^e siècle une pièce chauffée. Quand je connais la fièvre, la chaleur mentale excessive qui me fait parler tout haut dans une solitude où des voix mystérieuses me répondent, il m'arrive de rêver que Descartes, à l'aube de ses premières décisions philosophiques, a connu cette fournaise, a vécu « dans son poêle ».

Je pense, la plupart du temps, que la seule tâche raisonnable qui s'impose postule que je sorte de cet état, qu'il s'agit, dans mon poêle et surtout dans l'idée d'en émerger, de prolégomènes à toute attitude philosophique future. C'est éminemment affaire de changement.

J'ai parlé de Descartes et je mentionnerai souvent les noms de philosophes dans cette étude, parce que je ne connais pas une autre création de l'intelligence humaine qui insistât, avec une volonté aussi intraitable, sur la nécessité d'une amélioration de l'homme. Le savant, découvrant les nouvelles propriétés d'une molécule ou d'un gène, ne nous entretiendra pas pour autant de l'urgence d'un dépassement, d'une élévation de l'humain. Tandis que le philosophe qui, devant le même événement, émet l'opinion qu'il est lui-même une molécule ou un gène, nous saisit de ce qui excède l'idée d'un simple progrès scientifique, il assigne à l'homme le rôle pressant, irréductible, de se changer lui-même et seul.

o o o

Je débrouille ainsi la logique de mon imaginaire fiévreux : la question posée par le fait d'habiter un poêle peut se diviser

en quelques rubriques, dont on peut dire qu'elles sautent aux yeux.

Le premier des principes que j'ai trouvés s'appuie sur le fait que tout dans mon poêle est confus, extravagant, et sort du commun. C'est le détail de la tuyauterie de ma fournaise, sa règle. J'en fournirai d'ailleurs des aperçus plus typiques et romanesques plus tard. Mais ici n'est pas mon propos, qui cherche simplement à trouver les moyens d'évacuer le radiateur.

Il s'ensuit donc de l'état des lieux que je pourrais espérer sortir de mon poêle si j'observais d'abord ce simple principe, éminemment cartésien, qui est devenu un truisme pour tout ce qui s'occupe de la pensée et qui s'énoncerait ainsi :

I : Dans mon poêle, tout serait compris, clair, distinct et commun.

Il doit bien exister des moyens, si l'on y s'emploie, de ramener l'extraordinaire à un certain nombre d'explications satisfaisant le sens commun. C'est d'ailleurs grâce à ce projet d'ordonner le rare, que je trouve l'émulation indispensable à la poursuite de ma méditation sur mon poêle.

o o o

Ma deuxième rubrique présente le même caractère d'évidence. Il faut imaginer la dégaine qu'on a, à mon âge assez avancé, dans une chambre transformée en parloir, pour trouver sur-le-champ l'amélioration nécessaire. La formule de mon second principe s'énonce ainsi :

II : Adoptons autant que faire se peut, les procédés usuels du langage courant, ainsi que les attitudes convenables correspondantes.

o o o

On s'étonnera peut-être que j'emploie le mot « rubrique » pour exposer les principaux principes servant à une meilleure compréhension de mon calorifère. Le terme « rubrique » possède entre autres le sens ancien d'un titre en couleur dans un manuscrit. Quiconque vit dans un chaudron comprendra aisément le plaisir qu'on éprouve à en classer les éléments disparates sous quelques rubriques simples auxquelles on pourra ensuite se référer, soit pour les approfondir, soit simplement pour se repérer.

o o o

Telles sont mes résolutions dans cette occasion. Quelques principes philosophiques tirés du XVII^e siècle me serviront de guide. Je n'irai pas, inspirée par saint Michel, délivrer le roi Charles et prendre Orléans. Je ne tirerai pas parti de cette situation pour exposer la variété, la fantaisie des expériences humaines. D'autres, plus visionnaires, le feraient sans doute et feraient bien.

o o o

Donc, dans mon poêle, ici, tout serait compris. Est-ce un rêve impossible? Existe-t-il, *ici*, quelque chose de compréhensible? *Ici*, c'est une chambre que j'habite sur Mont-Royal, la plus belle rue de la ville en ce mois de décembre, unanimement embrasée comme si tous pour une fois avaient consenti au même prodige, la rue Mont-Royal, avec ses cafés et restaurants ouverts toute la nuit qui font la joie des oiseaux de nuit tels que moi.

Et *ici*, c'est aussi une chambre que j'habite, pas un studio, pas un appartement, pas une maison, pas un condo, une sim-

ple chambre. Elle fait à peu près 90 pieds² et je l'ai peinte en bleu très clair. Je suis pauvre. Cependant on ne manque de rien dans ma chambre. Quand je ne parle pas de mon poêle, quand je l'oublie, je l'appelle parfois aussi mon cabinet de lecture, ou parfois mon taudis selon que j'attrape ou non le goût du désordre. Si je suis dans mes transes, il arrive souvent que les objets s'accumulent et que je ne pense plus à les ranger. Je ne trouve pas ma chambre moins belle dans ces moments-là. C'est bizarre, il arrive que le désordre nous monte à la tête et qu'on pense que c'est normal. Il vaut mieux ne pas attraper la maladie du désordre.

Mais aujourd'hui elle est superbement rangée. Avec ses bibliothèques qui couvrent tout un pan de mur, la très grande reproduction laminée du *Cortège des Mages* de Gozzoli, la radio jouant la *Pastorale* de Beethoven, un cahier près de moi, une soupe aux choux dans le frigo, que demander de plus? M'attend un livre de Whitehead que j'ai emprunté dans une des bibliothèques de mon aire, bibliothèques qui sont, comme tout le monde sait, des paradis gratuits.

Aujourd'hui il n'y a pas de voix dans ma chambre, j'observe depuis quelques semaines le principe qui veut que je me taise, l'attitude convenable et commune exigée par la rubrique n° 2, et cette loi devait avoir un certain sens puisque j'obtiens déjà des résultats.

Je parlais de tout comprendre, *ici* de ce qui me fait cette drôle de vie, il s'agit sans doute d'atteindre un certain palier pour que la fièvre cesse, que l'engin entrouvre ses portes, mais je n'espère évidemment pas tout comprendre. Je m'y exercerai toutefois.

C'est la nuit pendant que je médite *ici*. Il est cinq heures du matin. Le soleil se lèvera à sept heures. Quand je suis dans

un café à cette heure-là de la nuit, j'aime tant ce moment où le ciel passe du noir aux diverses nuances de bleu que je sors du café à tous les quarts d'heure pour observer l'aurore de la rue. C'est le moment du jour que je préfère.

Il m'arrive aussi de vivre le jour et de dormir la nuit, je fais vraiment comme ça vient, je ne dors que lorsque j'en ai envie. Je n'ai pas classé ce comportement dans mes rubriques.

o o o

Évidemment je suis schizophrène. Il y a, je suppose, une catégorie qui a sauté dans ma tête, celle du possible sûrement. Un homme normal reconnaît que l'impossible n'est pas possible, la première question qu'il se posera devant un événement embarrassant sera s'il est possible ou non que cet événement existe. Chez certains, comme dans mon poêle, il y a production excessive de choses impossibles qui sont acceptées comme telles.

En général, on décline dans cet état, pour la raison qu'il existe bien davantage de situations tragiques, désespérantes, qu'on imagine immédiatement possibles, que de chats bottés et d'elfes. J'ai eu la chance de rencontrer toute ma vie des gens dont la seule présence maintient dans le registre des éventualités réjouissantes et je n'ai pas observé de dépérissement grave chez moi.

Et quand je dis que je suis schizophrène je ne dis pas tout à fait vrai. Je vis plutôt comme ces gens qui sont atteints d'un cancer localisé ou de toute maladie du même genre dont ils savent qu'ils doivent lutter contre elle mais qu'elle ne s'étend pas et n'est pas mortelle. J'ai un bras schizophrène. Ma personne entière ne l'est pas. Cependant une partie de ma vitalité est employée à contrer le mal afin qu'il se circoncrive à mon seul bras.

Presque à chaque automne, pendant 15 ans, je suis allée suivre des cours de philosophie à Paris. J'y passais quelque temps, deux, trois ou cinq mois, selon l'argent dont je disposais à l'époque, puis je rentrais à Montréal. Je ne comprenais pas grand-chose aux cours mais je lisais les livres des philosophes que j'aimais. On trouve aujourd'hui ces cours sur Internet, il est plus facile en les lisant de les comprendre.

Je ne saisisais que des expressions et des attitudes, parfois un ou deux mots que j'emportais avec moi et qui remplissaient ma semaine.

Je le vois entrer dans la salle de cours, son chapeau sur la tête, enveloppé dans son large manteau. On était brusquement électrisés, transportés dans un monde qui nous aurait paru invraisemblable deux minutes avant.

Le 13 janvier 1981 il parlait de Spinoza.

– « Savoir de quoi vous êtes capable, comme question physique posée au corps et à l'âme. »

Je regardais son visage. À Montréal après mon retour, je sculpterais ce visage, de grosses statues d'un art naïf, des bustes que je détruirai un jour, plus tard.

À l'époque je me croyais capable de tout, je ne me posais pas la question spinoziste. J'ignorais que, entre autres, je n'allais pas être capable d'avoir 45 ans, pour la simple raison que je ne supporte pas les transitions, mais que je serais tout à fait capable d'en avoir 50, l'affaire faite, passée, même conjurée.

D'après le Professeur, ce 13 janvier 1981, il faut dresser la liste des affects dont on est capable, « y compris des maladies ».

– « Tout ce que nous faisons poussés par la passion, nous pouvons le faire poussés par la raison pure. »

Je guettais les moments où ses yeux rencontraient les miens. Une aventure pour un regard, j'étais une intensité pure de barbarie.

Il dit que la tristesse rend idiot alors que la joie rend intelligent.

Tu fondais d'affection et d'amour mais aussi de folie, petite loque, tu le recherchais comme une dose de cocaïne, était-ce vraiment la joie?

Je savais qu'il rencontrait chez lui les étudiants qui s'inscrivaient à une maîtrise ou à un doctorat. Pour obtenir ce bref rendez-vous, qui me paraissait proprement fabuleux, j'avais fait semblant que j'allais m'inscrire à un programme qu'offrait l'Institut de philosophie.

Il a pris l'habitude de me voir chez lui à quelques reprises durant mes séjours à Paris.

o o o

Quand on vieillit on s'aperçoit qu'on n'a rien compris, mais alors vraiment rien, ou qu'on a compris trop tard.

Puis un jour la crise est passée, ce n'est plus très grave, qu'on n'ait pas compris tout de suite.

o o o

Pour quelqu'un qui entend des voix, il arrive fréquemment qu'on n'éprouve pas cette admiration universelle dont jouit une Jeanne d'Arc. Certains iront même jusqu'à dire que nous avons en l'occurrence affaire à une loque.

Eh bien ! devenir loque, c'est une affaire qui arrive très vite. C'est arrivé à la jeune femme de 22 ans que j'ai été, et

c'est arrivé en quelques mois. On le devient parce qu'on préfère se contenter de cet état plutôt que de mourir. Penser qu'on va mourir, à 22 ans, c'est une douleur dont je n'aurais même pas pensé qu'elle pouvait exister.

On ne sait pas comment on devient une loque. Il y a une maladie, on ne sait pas vraiment qu'on est malade. On le sait et on ne le sait pas. Mais on devient une loque en moins d'un an.

On souffre, puis on ne souffre plus. Il nous arrive souvent d'être heureux, quand on a de la chance. Sont-elles nombreuses les loques? Personne ne pense cela de soi, alors personne ne sait.

o o o

À certains, qui ont trop souffert, on reprochera de ne pas avoir eu une vie digne du nom de vie, une vie d'être humain, qu'on n'a pas eu ça. Qu'est-ce que ça veut dire, la vie humaine dans sa plus haute dignité? À quoi se mesure le fait d'avoir une vie? À la souffrance qu'on n'a pas connue?

o o o

Si on a été une loque à 22 ans, on le sera toujours un peu ensuite même si ça ne paraît plus, même si on a développé les forces nécessaires pour vivre et se comporter normalement. Mais quelque chose ne bouge plus, demeure indifférent, quelque chose en nous s'est organisé une vie de loup. Il se peut qu'on trouve la force de ramener la loque chez elle, le loup à la maison et d'en finir avec tout effondrement. Loque, elle ne le sera plus. Et quand elle ressentira le besoin de s'évader elle rêvera à ses voyages de loup.

Voilà. Cette parenthèse forme une infime partie d'une histoire concernant les loques.

Je vis toujours dehors, je m'extravertis, j'ai des conversations interminables dans des cafés avec des gens que je ne connais pratiquement pas, souvent de parfaits inconnus.

Alors les voix se taisent. Il m'arrive encore de parler toute seule mais il faut vraiment que je m'intéresse alors à un sujet dont je ne peux discuter avec personne. J'ai décidé, me basant sur la nouvelle discipline que je m'impose, de communiquer au moins par écrit ce que j'exprime seule dans ma chambre en perdant mon temps.

Ainsi, hier, lors d'un manquement à la loi du silence dans la solitude, je réfléchissais au paganisme dans ses rapports avec le christianisme. Je me définis comme une païenne, je crois à Odin, aux nymphes des rivières, au grand manitou, je crois à tout ça. Parfois le problème est posé par le dieu des eaux et parfois par le dieu-soleil Râ, c'est le règne de l'universelle variation, il n'y a qu'à écouter la divinité qui s'impose à l'instant. Pour une païenne comme moi, les dieux sont perpétuellement mobiles et l'homme les cherchera encore et toujours. Je ne comprends pas qu'on prétende avoir trouvé un dieu une fois pour toutes, cette perspicacité me dépasse. C'est de la rigolade, la fin de la pensée, une sorte de défaite de l'intuition.

Ainsi l'indienne que je suis distingue par exemple un problème soulevé par la déesse des eaux, des rivières et des fleuves. On me répond : « Il faut aller demander à Dieu ce qu'il en pense avant de résoudre ce problème. » Or ce dieu dont ils parlent jugera toujours que le problème coûte trop cher et qu'en définitive, il ne s'occupera pas des rivières.

En ce moment je m'intéresse à Odin, le dieu scandinave, qui inspira les explorations et les incursions vikings. Il est aussi

le dieu chaman, le dieu des runes et de la poésie. Il me souffle de prendre la mer, qu'il est temps de gréer les fabuleux drakkars et de cingler vers d'autres eaux, des aventures métaphysiques neuves, et de nouvelles beautés. Car en effet ne seraient-ce pas la poésie et la beauté qui sont menacées par l'atrophie religieuse qui s'enorgueillit de ramener toute variable à une règle unique, à un postulat immuable et qui se veut universel? Le sort des rayons du soleil et de la pureté des rivières, des céréales et des cultivateurs, pour ne parler que de ceux-là, n'intéressera jamais un postulat clos sous la forme d'un pouvoir divin définitivement déniché. Ils ont tiré le rideau sur le théâtre cosmique, ils ont conclu que l'ignorance des problèmes réels qui en résulte sera toujours une source d'étonnement pour un esprit païen.

Larguer les amarres, alors, ressusciter Apollon, Baldr, et ne pas même reconnaître la réalité d'une divinité quelle qu'elle soit comme un fait attesté, indubitable.

Rêver et chercher. Réfléchir. Zeus, tu es possible.

Quand on connaît un désordre psychique, il se produit cette étrange circonstance qu'on ne cherche pas seulement à nous psychanalyser mais également à nous christianiser. Ce qui n'est pas exactement identique. Peut-être faudrait-il chercher le lien dont on a tant parlé entre le psychanalyste et le prêtre. Quoi qu'il en soit la pastorale se montre en même temps qu'Œdipe, les deux se partagent la pharmacie. Sans doute se partagent-ils également la même conception de la vie.

Cette circonstance nous amène dans notre fuite à découvrir et refaire le voyage païen, qui court sur deux millénaires, des barbares à nos jours. Je ne le conterai pas ici, ma seule intention étant d'exposer ce qui me faisait réfléchir hier, concernant Odin et la mobilité vitale des croyances païennes

opposée à la fixité de la doctrine chrétienne. Quant à savoir ce qui m'intéresse en Scandinavie avec Odin, et chez les Vikings d'Erik le Rouge au Groenland, on emprunte les chemins qu'on trouve, quand on connaît un désordre psychique et qu'il se produit par conséquent les plus étranges circonstances.

o o o

D'autre part, et cela est paradoxal, je connais des amis dont la foi est spécifiquement chrétienne. Il est évident que je ne saurais parler d'eux, lorsque j'explore les divers moyens de pression et de manipulation qui peuvent s'exercer à notre endroit, quand on vit dans un poêle.

Au contraire ces amis constituent souvent le sel de ma vie, une formidable source de liberté. Il existera toujours des Bernanos et des Péguy pour penser, de même que des gens simples et anonymes dont le seul contact est déjà un épanouissement. Je connais aussi des mères de bonté, à la foi catholique, d'une valeur et d'un mérite très supérieurs aux miens.

Et pour prendre l'exemple du seul Bernanos, je me demande dans quelle mesure des réflexions aussi poussées et des créations de personnages aussi généreuses que celle, par exemple, du curé de campagne, ont vraiment été prisées sans réserve du pouvoir catholique. Et ce que sont devenus les profonds curés de campagne de Bernanos dans la culture actuelle. Quand on les retrouve au cinéma hollywoodien dans Batman et les héros de Star Wars, on ne peut s'empêcher de songer qu'ils ont en fait singulièrement disparu.

Mes amis croyants, originaux, pensifs, attentifs aux problèmes humains, se butent sans doute pour la plupart à la même économie oublieuse. Mais ils ne m'en ont pas parlé. J'admire leur persévérance, je me sens incapable de l'imiter.

Chercher la puissance et non pas le pouvoir, même et surtout en spéculant sur les qualités de ce qui dépasse l'homme, peut-être trouverait-on alors le vrai sens d'une fraternité humaine.

Une fleur ne manque de rien pour exister, ni un oiseau, ni un être humain. Obliger un individu à reconnaître la nécessité de se soumettre à quelqu'un ou quelque chose pour vivre, c'est réduire la puissance de la vie, la nier. C'était l'idée du philosophe Gilles Deleuze, il me semble, de résister à une telle réduction métaphysique de l'être, quand il s'opposait à l'opinion psychanalytique qui professe « ce manque-à-être qu'est la vie » et la comparait à une sale idée de prêtre.



SYLVIE GENDRON

Clair d'été

I

Ardente la roselière
Comme un buisson de lumière
Brûle le soleil
Incendie le vent.

II

La mésange à tête noire
Vole de la mangeoire à l'arbre
De l'arbre à la mangeoire
Son ombre plume par plume
Vole à ses côtés.

III

À fleur d'eau bavarde
Des lis blancs
Comme des nuages
Inventent des silences.

IV

Le vent vif feuillette
Un livre sur le quai
Il lit à haute voix
Un poème sur lui.

V

Autour de la mangeoire
Comme des secondes
Tournent et sautillent les pics
En un chemin de ronde.

VI

Dans le miroir ovale
La lampe lance sa silhouette
De verre et de feu
Tout est tranquille en nous
Tandis que le vent de nuit
Raconte une histoire
Avant de souffler
Par-dessus notre toit
Sa lune et ses étoiles.

VII

Sous le globe
D'un autre âge
La flamme est de mèche
Avec l'éternité.

VIII

Nos corps de nuit
Sont des nénuphars
Tremblant de recevoir
De rêves leur chambrée.

IX

Dans la nuit dénudée
Ta peau a la roseur aimée
Du chanvre d'eau.

X

Ton corps a la tranquillité
Du lac qui dort
Le chant d'un oiseau
Effleure ta bouche endormie.

XI

La lune est poète
Qui fait rimer
À clair d'eau
Nuée d'étoiles
Nuée d'oiseaux.

GAËTAN BRULOTTE

Texte et séduction

SI L'ON EN CROIT LA MYTHOLOGIE CHRÉTIENNE, le monde serait né dans un rite initial de séduction. Nous lui devons donc beaucoup. En effet, dans la Bible, Satan apparaît comme le séducteur de la femme qui à son tour séduit l'homme, ce qui entraîne l'humanité à l'écart (*seducere*) du paradis, marquant ainsi la fin d'un monde et le début d'un autre. La séduction est ainsi primordiale et plutôt que de péché originel, on devrait parler de séduction originelle. L'idée que la séduction soit un rite de passage d'un univers à un autre est elle-même extrêmement séduisante. Et effectivement, n'est-elle pas à la base de tout ce qui participe des cycles humains et du mouvement de la vie des hommes? On pourrait relire toute l'histoire de la littérature sous l'angle de la séduction et en faire ressortir les grands moments critiques.

D'un point de vue archéologique, la séduction a cependant toujours été prise, depuis l'origine de la civilisation, dans une pensée manichéenne et hiérarchisante et à travers les siècles on l'a sans cesse associée à la fausseté et à l'artifice

Ce texte est celui d'une intervention faite à titre d'écrivain invité au congrès mondial du Conseil international d'études francophones qui a eu lieu en mai 1999 à Lafayette en Louisiane.

maléfique, à l'écriture et à ses fards rhétoriques, à quoi s'oppose la vérité athlétique et scientifique appartenant au monde du Maître, de la Raison, du Savoir et du Verbe. Malgré la conscience que nous en avons aujourd'hui, je ne suis pas sûr que nous ayons réussi à nous défaire des cloisons de cette pensée séparatiste. Nous continuons de nous méfier de la séduction dans le monde sérieux du savoir autant que dans le monde moral.

Il reste assurément difficile encore de nos jours de parler de la séduction du texte d'une manière sérieuse sans susciter des suspicions, des froncements de sourcils, des jugements de valeurs, tant on se trouve pris dans une longue tradition manichéenne et hiérarchisante.

Et pourtant, la littérature est tout entière portée par la séduction, et cela jusque dans ses accomplissements les plus élevés et les plus spirituels. Ainsi que l'écrivait Barthes dans *Le Plaisir du texte* : « Le texte me choisit par toute une disposition d'écrans invisibles, de chicanes sélectives : le vocabulaire, les références, la lisibilité, etc.; et, perdu au milieu du texte (non pas derrière lui à la manière d'un dieu de machinerie), il y a toujours l'autre, l'auteur. » Ces dispositifs secrets de séduction se renforcent dès qu'un texte met l'accent sur la fonction illocutoire de son interlocution avec le lecteur qu'il cherche à influencer et à entraîner par des efforts incitatifs visibles, comme c'est le cas dans la littérature dont je vais vous parler. Mon propos portera essentiellement sur la séduction qu'a pu exercer sur moi, en tant qu'écrivain et lecteur, la littérature la plus honnie de toute l'histoire littéraire : la littérature dite érotique dont la spécialité est justement d'exploiter toutes les formes de séduction. Elle en a même fait son lot explicite et rien, en effet, de moins secret chez elle. Un de ses figurants majeurs c'est d'ailleurs un lecteur (ou une lectrice) enfiévré par

la lecture d'une œuvre palpitante : un tel scénario reçu montre la séduction exercée par la lecture, voire il actualise ce précipité de séduction qu'est l'excitation. La représentation de la lecture dans ces textes constitue une sorte de mise en abîme d'un des effets de séduction possible, le plus banal, que peut ressentir n'importe quel lecteur face à ce corpus. Mais il y a bien d'autres formes de séduction dans cette littérature, plus intellectuelles celles-là, moins évidentes, et il revient au lecteur professionnel qu'est le critique de les éprouver peut-être davantage et de les faire ressortir.

Je viens de publier un ouvrage sur le sujet, *Œuvres de chair. Figures du discours érotique** ouvrage qui est l'aboutissement de vingt-cinq ans de travail, et cet essai s'inscrit dans l'intérêt que j'ai toujours eu pour les littératures marginales exclues de l'Histoire. Face à cette Histoire, je me sens d'ailleurs parfois un peu comme une mère qui porte une affection particulière à celui de ses enfants qui est mal-aimé ou mal compris. J'aimerais donc ici dire ce qui m'a séduit dans cette littérature érotique en espérant que cette petite confession d'un lecteur intellectuellement séduit inspirera d'autres critiques à étudier ce genre. Comme l'histoire de cette littérature a quelque quatre mille ans (et c'est sans doute le seul genre littéraire à avoir une aussi longue histoire), elle nous apprend beaucoup, par la force des choses, sur l'histoire du corps, de la sexualité, de l'hygiène, de la nudité, du rapport au vêtement, de la vie privée. Néserait-ce que pour cela, elle mérite donc qu'on s'y intéresse en écartant le plus de préjugés possibles.

En abordant cette littérature dans son ensemble et sans la dénigrer (contrairement à ce qu'a eu tendance à faire le plus

* Québec, Presses de l'Université Laval; Paris, L'Harmattan, 1998, 522 p.

souvent la critique littéraire), en l'étudiant comme n'importe quelle autre littérature, ainsi qu'elle y a droit, j'ai pu découvrir des aspects littéraires vraiment insoupçonnés qui m'ont vraiment surpris et séduit. Il y a beaucoup à dire et c'est tout mon livre qu'il faudrait résumer. Je vais me limiter à quelques raisons qui éclairent pourquoi ces textes me semblent séduisants.

J'ai avant tout découvert une littérature plus riche qu'on ne croyait et qui est une mine offerte non seulement à la critique littéraire, mais aussi bien à la réflexion philosophique qu'à l'observation socio-historique sur la vie privée. Cette littérature m'a donc entraîné (là où j'espère entraîner à mon tour mon lecteur) dans les arcanes de la Rencontre, de la Beauté, du Détail, du Secret, de la Sujétion, de la Réification, du Don, de l'Exotisme. Elle m'a rendu attentif aux marques d'amour, aux bruits du plaisir, aux fonctions du bain, à l'ivresse lexicale, aux modalités de l'excès sexuel, à l'importance de la règle et de l'ordre, au rôle du rite érotique, aux connotations des surnoms amoureux, à l'organisation des orgies, à la mise en scène des triangles, aux rêves de durée du désir, à la fascination du nombre, aux représentations de la nuit sensuelle, à l'imaginaire des miroirs, à l'érotique de la nudité et du vêtement, au plaisir de raconter le plaisir, et j'en passe. Bref, cette littérature offre un inventaire des facettes variées de la sexualité humaine et de facettes qu'on n'imagine pas toujours au premier abord quand on pense à l'érotisme (comme l'ordre).

J'ai découvert notamment que cette littérature, en particulier celle des XVII^e et XVIII^e siècles, était extrêmement moderne sur le plan strictement littéraire. Plusieurs des techniques narratives qu'on croyait avoir été inventées par le Nouveau Roman dans les années 1950-60 y apparaissent déjà il y a deux ou trois siècles. La lecture de ces œuvres nous oblige

donc à réviser l'histoire de la littérature. La censure qui a entouré ces textes a empêché qu'on reconnaisse leurs innovations formelles. Par exemple, on y retrouve le polycentrisme du narrateur, la dénudation de l'écriture en train de se faire ou encore la performativité de la narration, puisque ces textes aiment faire ce qu'ils disent (ainsi le bain ne fait pas que restaurer les personnages, il renouvelle l'intrigue et les actions en marquant le plus souvent la fin des chapitres). J'ai donc été surpris de mettre au jour dans ces textes une véritable conscience artistique en acte. Jusqu'ici, la critique avait complètement ignoré les dimensions novatrices de cette littérature en ne faisant que répéter que ces textes n'étaient que stéréotypés et répétitifs, alors qu'en fait c'est la critique elle-même qui l'était. Cette littérature est en réalité d'une étonnante diversité et les récits qui la composent y sont aussi variés que dans n'importe quel autre genre.

Parmi les critiques négatives du genre, il y a celles qui l'ont toujours réduit à quelque voyeurisme masculin. Or, mon analyse démontre que le monde de l'ouïe est tout aussi important, sinon plus, que le regard dans cette littérature. Ces récits sont très sensibles à l'univers des sons, à tous les bruits d'amour, à toutes les nuances de ton de voix, du cri au silence en passant par le soupir. Cette littérature a même inventé un nouveau type de personnage que je n'ai vu nulle part ailleurs et que j'ai nommé *l'osoine*, celui ou celle qui prête une attention particulière aux sons de l'amour. Son nom, je le tiens de la littérature japonaise classique où l'on retrouve ce type de personnage qui, l'oreille contre la cloison, est embauché pour écouter et noter dans un cahier les mots langoureux de ses maîtres alors qu'ils se livrent à leurs rituels intimes.

Cette littérature essaie encore de réinventer le corps en ébranlant l'unité de la personne et du corps, unité qu'on ne voit plus à force d'habitude et que notre culture a construite à travers les siècles. Elle crée non seulement un nouveau corps, mais aussi de nouvelles figures érotiques, des mises en scène inédites pour le désir, des vêtements jamais vus, des architectures ingénieuses avec des meubles transgressifs d'une étonnante inventivité. Elle me fait rêver de la création d'un musée de la sexualité qui rassemblerait, avec un souci anthropologique, tout ce qui touche à la sexualité humaine, y compris ce qui peut subsister de ce mobilier original qu'on évoque dans les récits et qui a pu survivre au rouleau compresseur de la censure. Je suis d'ailleurs étonné qu'un tel musée n'existe pas, du moins à ma connaissance, celui de l'érotisme à Paris, récemment ouvert et consacré à l'art érotique, n'y correspondant pas.

Par le grand rêve, ici perpétuellement mis en scène, de dépasser les limites de la condition humaine, cette littérature représente l'existence comme libérée de ses composantes négatives majeures : l'ennui, l'incertitude, la fatigue, les restrictions morales, physiques et matérielles, la paranoïa et la peur d'autrui. C'est bien sûr invraisemblable, mais ce faisant, elle fait ressortir nos plus profondes limites ainsi que le fondement des angoisses humaines et soulève, d'une manière inattendue, des questions philosophiques sur des notions aussi graves que celle de liberté, par exemple.

J'y ai aussi découvert une surprenante démocratisation des rapports entre les personnages. À cet égard, cette littérature me paraît être plus morale que ce qu'on peut observer autour de soi de nos jours. Il n'y a pas de racisme dans ces textes, ni aucune xénophobie. Au contraire, tous les étrangers sont accueillis dans le circuit du désir et on recherche même

leur présence en ce qu'ils font partie de la grande figure du dépaysement. Déjà il y a deux ou trois siècles, on voit ainsi des unions interculturelles s'établir et qui se fondent sur le plaisir de la découverte, la joie de la nouveauté, le bien-être et la compréhension mutuels. Au lieu de condamner cette littérature, il me semble qu'on pourrait fort bien la mettre aux programmes de nos institutions universitaires ne serait-ce que pour les leçons qu'elle donne au sujet du multiculturalisme. Cette littérature offre encore des aperçus saisissants sur les divers problèmes sociaux qu'ont connus les siècles. Elle analyse la notion d'intimité par exemple, qui varie bien sûr d'une période à l'autre. J'ai notamment consacré un chapitre à chacune des réalités sociales et symboliques du bain et du miroir. Les bains, les salles de bains et les miroirs n'ont pas toujours existé comme nous les connaissons et on peut voir leur évolution à travers cette littérature au fur et à mesure qu'ils sont intégrés à la vie quotidienne, changent leurs fonctions et s'associent aux scènes érotiques, sans parler de leur influence sur l'art narratif lui-même. Sur le sujet, le XVIII^e siècle fut d'une importance déterminante parce qu'il représente un tournant dans la représentation des activités liées au bain et au miroir.

Cette littérature est une véritable mine d'or pour les actuels historiens de l'intimité qui gagneraient beaucoup de temps s'ils mettaient leurs préjugés de côté et consentaient à simplement lire ces textes pour les renseignements sociaux qu'ils contiennent. Cette littérature étudie également la fameuse *linea amoris*, c'est-à-dire les gradations ou étapes reçues que deux personnes doivent suivre, depuis la haute antiquité, quand elles se rencontrent. Cette représentation donne une meilleure idée de l'évolution des interactions d'une période à l'autre et d'une culture à l'autre tout en montrant ce qui se

produit quand on brise les règles qui font maintenant partie de l'inconscient collectif.

Cette littérature cherche aussi constamment à dépasser les limites de la langue en essayant de décrire le sujet en proie au désir et au plaisir. La psychanalyse nous avait habitués à croire que le langage ne pouvait pas avoir accès à ce moment précis où la conscience bascule dans l'expérience jouissive. Cette littérature contredit ce credo en allant au cœur de cette crise, en la fouillant par l'écriture et en cherchant à la décrire de toutes les façons, défiant ainsi les théories de la psychologie. J'ai été extrêmement surpris de découvrir que le plaisir lui-même ne faisait pas partie des émotions de base dans les catégories établies par la psychologie. Cette littérature redéfinit ainsi notre profil psychologique fondamental en donnant au plaisir une position centrale. J'ai consacré tout un chapitre aux aspects linguistiques associés à cette notion de plaisir en étudiant notamment l'une des composantes que la linguistique, à mon grand étonnement, a toujours censurée : l'exclamation. Comme on le voit, cette littérature met au jour tous les processus de censure qui se cachent partout jusque dans les disciplines scientifiques. À chaque fois, c'est dérangeant de voir une littérature estimée si légère de procédés nous pousser à reconnaître les limites d'un savoir mais c'est aussi enthousiasmant parce que cela ouvre de nouvelles avenues de recherche. Voilà un des effets les plus inattendus et les plus intellectuellement séducteurs de la lecture attentive de cette littérature : elle bouscule la recherche, ébranle nos repères habituels, secoue notre regard sur nos données les plus essentielles et nous oblige à les réviser. Voilà qui est séduisant à mes yeux. Encore une fois, *seducere* veut dire entraîner à l'écart, détourner. Cette littérature bouscule toutes nos valeurs,

secoue les savoirs trop établis ou trop sages et oblige à les revoir.

Le vocabulaire sexuel employé par les auteurs pour décrire les parties du corps et les actes reflète les préoccupations sociales de leur temps : le développement du mécanisme, les soucis économiques, l'invasion des nouvelles technologies, etc... J'ai voué un chapitre aux *Mots sexuels* où j'évoque ces aspects, qui me semblent très enrichissants à suivre. D'ailleurs on peut constater, parce que de toute évidence on n'a jamais tenu compte de ce corpus excentrique dans les travaux d'étymologie, que le vocabulaire exploité par cette littérature oblige à réviser également les dictionnaires en démentant la date d'apparition de certains mots dans la langue.

Cette littérature promeut aussi le détail en contradiction avec tout un système esthétique de valeurs en place depuis Aristote et selon lequel le détail est incompatible avec la beauté idéale. À travers l'histoire, le détail a toujours été entouré de suspicion, de censure, de raison et de morale. L'érographie se moque de ce système millénaire et met le détail au centre de la narration montrant ainsi que l'économie du désir penche vers la dépense plus que vers la réserve.

Cette littérature donne également vie à une liste impressionnante de figurants, des personnages inédits dans l'histoire littéraire (et dont j'ai été souvent contraint d'inventer les noms) ou qui sont ici placés à l'avant-scène quand dans d'autres genres ils ont le plus souvent des fonctions effacées. On y voit défiler, entre bien d'autres, *l'architriclin*, ce nouvel organisateur de fêtes et chef d'orchestre des plaisirs; le *claus-trat* assujéti à la jouissance; *l'exilitique*, qui est l'objet de désir quand il est réduit à son état de plus grande finesse aux confins de l'irréalité; le *mœchialogue* qui recherche l'adultère et

pratique le prêt ou le don de partenaire; l'étranger si chargé de rêves d'altérité et de transgressions et qui a le pouvoir de faire vaciller le ciel local; le *proxène* qui accueille tous les visiteurs et veille à l'hospitalité érotique; le transporteur d'*éronautes* qui très concrètement inverse Charon en gondolier de la volupté et de la vie; la modéliste, la marchande de mode ou le couturier, grands complices des jeux du corps; le *dermatomane*, friand de maquillage, de cosmétiques et de marques sur le corps; l'inventif designer de mobilier érotique qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire littéraire; l'architecte transgressif et savant; le *secrétaire*, le vrai dépositaire des secrets de l'amour, celui à qui on les confie; le *chambellan* qui s'occupe avec zèle et minutie des affaires de la chambre et du lit; le *silenciaire* qui veille au recueillement rituel et fonctionnel des orgies; *Hypnos*, le héros (ou l'héroïne) dormant au sommeil agité de rêves lascifs ou perturbé de secousses plaisantes et dont les nuits reçoivent la visite de *noctambules embrasseurs*; l'*alazon*, le fanfaron porté sur tous les excès, y compris ceux du verbe; l'être vierge et l'initiateur qui occupent des positions structurales privilégiées l'un par rapport à l'autre, etc. Tous ces personnages colorés et originaux ont de quoi séduire le lecteur, et a fortiori l'écrivain que je suis et qui est fasciné par l'invention de personnages. À certains moments, le plaisir critique éprouvé à découvrir des personnages jamais vus ailleurs était très proche du plaisir du romancier qui les crée.

Esquisse des figures du discours érotique

Ce qui m'a intéressé également c'est tout ce qu'on apprend sur le fonctionnement du désir en général en lisant cette littérature. J'ai ainsi pu dégager, à partir de l'analyse d'un corpus littéraire aussi disparate, les composantes plus

générales du discours érotique, discours qui réconcilie sous sa coupe la plus grande variété de sexualités et de désirs possible. Quelle que soit, en effet, l'orientation sexuelle de chacun, il y a un discours érotique commun qui définit un *ars erotica*. Par exemple, tel qu'on peut le dégager de la littérature sexuellement explicite, le discours érotique tend à dévaluer le sentiment amoureux. L'amour y est considéré comme une menace ou une illusion et l'art d'aimer y est paradoxalement un art de ne pas aimer. Sa devise n'est pas « Je t'aime », mais « J'aime ». Le discours érotique met ainsi en scène un dilettantisme de l'autre, qui lie facilement les sujets dans des passions fortes sans nécessairement les fixer ni briser l'affect, mais qui ne les font pas sombrer dans des abîmes de détresse sentimentale. Le registre émotionnel y domine celui du sentiment, et la jalousie, figure du discours amoureux – discours très tourmenté si l'on en croit Barthes –, tend à s'y absenter complètement.

La structuration triangulaire du désir (sujet, objet et médiateur) y est exacerbée et la figure emblématique en est celle du tiers inclus (lequel, par opposition, est le grand rival exclu du discours amoureux). Le discours érotique exploite toutes les formes du triangle, y compris celle du don (ou du prêt) de partenaire et chaque membre du triangle peut prendre n'importe lequel des rôles, sujet, objet ou médiateur.

Autre figure troublante, la dépersonnalisation, qui est une figure polymorphe du discours érotique, est une conséquence de la dévaluation de l'amour. Elle varie en degrés selon les sujets et les cultures. À certains moments, l'érotique atténue l'affectivité tout en s'intéressant aux arrière-plans de l'autre, à sa culture, à ses talents artistiques. À d'autres moments, l'érotique peut naître d'une incapacité à connaître une relation affective avec une autre personne, ce qui oblige à multiplier les conquêtes pour

survivre. Parfois, l'autre y occupe la place structurale d'un adversaire à conquérir. Ou encore, cas extrême de dépersonnalisation, lorsqu'il vient à compter pour peu de choses, l'autre devient interchangeable et le désir pénètre dans un espace de liberté fantasmatique absolue où la négation d'autrui ouvre des possibilités imaginaires inédites, mais qui, si on voulait les appliquer à la réalité, déboucheraient sur le sacrifice. Le plus souvent cependant cette dépersonnalisation du rapport sexuel procède du simple ludisme, comme lorsqu'elle résulte de l'exploitation des ténèbres ambiantes, ou de l'utilisation de bandeaux.

L'art y a aussi un rôle médiateur important, puisque le désir lie ses amours à l'univers de l'esthétique. La beauté physique est très présente, mais elle n'est pas non plus exclusive dans le discours érotique, puisque la laideur et l'âge y ont aussi des vertus apéritives. En fait cette littérature, autre surprise pour moi, remet en question le couple beauté/laideur et ce qui caractérise le corps érotique, c'est ainsi moins sa beauté que ce que j'ai appelé sa *pulchritude*, c'est-à-dire sa possibilité d'être fantasmé comme désirable par le sujet percepteur. L'arbitraire du désir est tel que ce dernier peut même, ainsi que la littérature le représente, s'associer à un objet inhumain voire inanimé comme dans le fétichisme. C'est moins inusité qu'il ne paraît quand on sait que le discours érotique cultive l'artifice et pourchasse sans cesse la « nature ». Les corps érotiques sont souvent artificialisés et donc paradoxalement désincarnés. Le désir opère autour d'eux un travail d'abstraction de la chair qui cherche à faire oublier son fondement animal au profit de la grâce ténue d'une parure, d'un maquillage, d'une marque, d'un morceau de vêtement, d'un ornement. L'érotisme passe sans cesse par certains degrés de fétichisation, laquelle fait partie des médiations de base dans la structure du désir.

Le désir s'intéresse aussi aux détails microscopiques et s'arrête volontiers à des aspects extrêmement ténus de l'autre par lesquels il s'enflamme, prend son essor et réinvente son objet (et c'est par le même biais qu'il peut aussi se dégonfler). L'être humain semble être le seul à vivre la sexualité d'une manière aussi analytique. Dans ce contexte, le corps désiré prend ainsi souvent l'aspect d'un objet et davantage encore quand on lui prête les attributs imaginaires du minéral comme l'immobilité, la fermeté, le poli, le lisse, la plénitude lumineuse, fréquents attributs du corps aimé (souvent de marbre ou d'ivoire). À d'autres moments cependant, l'objet érotique est tout le contraire d'un objet, dans la mesure même où il perd sa réalité matérielle jusqu'à devenir une abstraction, le désir cherchant à l'artificialiser et à le réduire jusqu'à la déréalisation. Autant qu'il fétichise, le désir irréalise. Le corps est alors transformé en images, en fantasmes et, à la limite, il n'a plus qu'une existence virtuelle. Cette irréalisation est particulièrement évidente dans l'emploi fréquent des miroirs, lesquels ont pour fonction de multiplier et de saturer l'espace de sexualité, mais ont aussi celle de transformer la réalité en images. Ce qui laisse croire que le discours érotique est un discours du leurre, un discours qui aime et cultive le leurre et qui le traite comme un mobile élémentaire du désir.

Ce ne sont là que quelques exemples de figures du discours érotique que j'ai pu dégager de l'analyse des œuvres vives de mon corpus.

Conclusion

Bien au-delà des effets banals d'incitation fantasmatique qu'on lui reconnaît si souvent, le texte érotique peut exercer une séduction supérieure qui aide à faire prendre conscience que l'érotisme est un humanisme, c'est-à-dire une façon bien

humaine de donner du sens à une activité qui chez l'animal est pauvre et fonctionnelle. Son discours s'est élaboré surtout dans la littérature à travers les siècles et sans cesse sur un fond d'opposition, car l'être humain a toujours essayé de contrôler et de régler la sexualité dans la Cité depuis l'origine de la civilisation. Aussi est-elle devenue le problème des problèmes, comme l'a dit Bataille.

Peut-être n'ai-je pas réussi dans les limites qui me sont imparties à vous convaincre de l'intérêt littéraire de ce corpus si singulier et si excessif, et si c'est le cas, peut-être aurai-je au moins réussi à vous convaincre d'aller y voir de plus près. Quand on considère l'ensemble de l'histoire littéraire, on s'aperçoit que les œuvres fortes et séduisantes sont celles qui brillent par leur intelligence et leur élégance certes, mais aussi par leur capacité à briser les règles et à résister aux contraintes de la norme. De tout temps, en tous lieux, la littérature fut le terrain d'élection de la marge, là où les valeurs humaines sont examinées, retournées, réévaluées, mises en perspective. En ce sens, les meilleures œuvres dites érotiques devraient pouvoir tout naturellement s'intégrer à l'histoire et c'est là peut-être l'ultime révision, celle de l'histoire littéraire elle-même, que ce corpus nous invite à opérer.

ROSELINE CARDINAL

Naissance d'une femme

À Jeannine Léger

LA CARESSE HUMIDE ET TIÈDE lécha doucement ses chevilles, sema des chatouillis délicieux sur ses mollets, investit tendrement ses genoux et submergea voluptueusement ses cuisses. Avec un soupir de plaisir, Céline entra jusqu'à mi-taille dans une mer bleue, animée d'un clapotis paresseux, tellement proche du déhanchement, qu'il lui sembla se lover entre les bras experts de l'un de ces infatigables amants de roman, hélas introuvables dans la vie.

Pour une bluffeuse lucide, s'offrir un mirage, était-ce le comble du culot, ou le summum du désespoir?

Pas de sectarisme, Céline Dussault, la mode se vautre dans le métissage, optons donc, et en riant, pour le culot désespéré, bluff de première qualité, vraie poudre d'or aux yeux! La preuve, même Jo, l'ami ultra-perspicace, un radar ambulancier sur deux pattes, capable de vous détecter une déprime encore dans l'œuf, avait diagnostiqué un caprice snobinard dans son envie subite de Côte d'Azur, lorsque tout ce voyage impromptu n'aspirait qu'à ce miracle : neutraliser ce vertige moral, cause de son déséquilibre, et combler, au fond d'elle-même dans le « plancher de son être », ce trou, à travers lequel miroitait un vide qui provoquait simultanément sa peur

viscérale de tomber, de s'anéantir, et une étrange fascination pour la chute.

On reprise un trou de chaussette, on évite un trou d'eau, et l'on rit d'un trou de mémoire, mais comment rapiécer un trou de vie? Attention, je ne parle pas de ces petites mailles de vie qui filent et se rattrapent aisément, mais d'un trou devenu un gouffre, et qui menace de vous aspirer, malgré tous vos efforts. On se bat, on se débat, puis...

Lorsqu'on ne sait plus que faire, alors on fuit, en galopant sur des idées parfois absurdes, enfantées par la peur. Comme par exemple, voyager à l'improviste parce que... tiens, sûrement le vide déteste le dépaysement! D'où ce parachutage en septembre sur la Côte d'Azur, alors que ce mois est si glorieux à Montréal.

À l'aéroport de Nice, le douanier, un futé à l'œil tout frisé par le superbe mètre soixante-quinze de Céline, la crut aussitôt lorsqu'elle répondit en riant au pourquoi de sa visite :

– Tourisme! Quinze jours à Cannes, le temps de dorer ma peau et mon accent québécois!

Il ne devina pas qu'elle passait aussi en fraude un vertige montréalais et un gros trou de vie. Il lui souhaita un bon séjour en remarquant que « son rire faisait danser le soleil ».

– Un douanier-poète, me voilà gâtée! s'exclama-t-elle et pour le récompenser, elle lui fit cadeau d'un autre de ses rires parfaits que tous lui enviaient, en l'associant à la joie de vivre.

Ah! s'ils avaient su la « vraie vérité », comme disent les enfants.

Céline assujettit le harnais de l'équipement de plongée loué pour la journée, et entra tout à fait dans cette Méditerranée, qu'à Montréal, Jo lui avait décrite comme une grosse

flaque d'eau salée et archipolluée – une poubelle liquide, ma chère –, fatale à la faune aquatique et receleuse, pour le nageur, d'une foule d'infections.

– Y compris la peste et le choléra, j'espère! s'était-elle esclaffée.

Ah, le rire de Céline! Franc, cristallin, cascadeur, contagieux en diable, bref, véritable expression de la gaieté, selon le dictionnaire qui oubliait, dans sa définition, combien le rire peut aussi se déclencher uniquement par autodéfense et créer une superbe illusion de bonheur. Ainsi de Céline, si parfaitement enfermée dans son image de belle grande rieuse, bien dans sa peau, libre sans ostentation, professionnellement stable, célibataire par choix et féministe tempérée, qu'elle se voyait maintenant incapable de briser son moule de déesse joyeuse et d'appeler au secours.

Car personne, vraiment personne ne poussait jamais plus loin que ce rire-là. Seule sa mère, un jour, avait remarqué :

– Toi, tu ne ris que de la gorge.

Céline, alors âgée de quinze ans, avait éclaté de rire, puis répliqué :

– Mais d'où veux-tu que je rie?

Maman, fixant sur elle ce regard bleu passé, si facilement noyé de larmes, avait répondu :

– Du ventre, des genoux, des orteils!

– Rire des orteils, voyons donc, maman!

Elle l'avait toujours trouvée étrange, cette femme qui était sa mère : sept enfants, une reine du foyer prise par toutes les tâches de la maison, le prototype parfait de la mère d'alors, et pourtant des rêves déraisonnables, une mélancolie panachée de surexcitation et des larmes, des larmes, des larmes! Un comportement incompréhensible que papa le premier condamnait,

car ne cessait-il de leur répéter, « votre mère a vraiment tout pour être heureuse, donc aucune raison de pleurer pour des riens ».

Sa mort accidentelle, à quarante-sept ans, l'avait sans doute sauvée d'un séjour à l'hôpital psychiatrique et surtout épargné à la famille la honte de devoir avouer aux voisins son déséquilibre mental.

Que dirais-tu aujourd'hui, maman, de ce vertige que ta fille affronte dès le retour du printemps?

Un vertige dont les agressions sournoises fracturaient la structure familière des choses, culbutaient la routine rassurante du quotidien, enfonçaient les repères connus et la dérobaient à elle-même.

Évoquerais-tu, maman, la possibilité d'une « certaine » hérédité?

Chaque fois, saisie de rage et d'effroi, Céline en refusait l'éventualité, bataillait pour se sortir de cet état de détresse. Jusqu'à présent, elle avait toujours fini par en triompher, mais au prix de quel essoufflement! Puis l'été effaçait tout, et elle oubliait l'étrange combat de boxe métaphysique avec ce vide scintillement.

Cependant, cette année, le vide effrayant l'avait harponnée très à l'avance, au creux de l'hiver, et n'avait cédé ni à un surcroît d'occupations, remède d'habitude efficace, ni au vert si tendre des feuilles nouvelles, ni aux lilas en fleur, ni à l'euphorie du printemps, annonciateur de la jubilation estivale.

En gagnant le large, Céline pensa :

— Soyons logique, si j'avoue maintenant ce problème-là, personne ne va me croire. Questionne-t-on le rire quand il a fait si longtemps un bruit aussi rassurant?

Or, le sien, par son naturel, son timbre, sa progression, sa chute, sonnait aussi juste que celui d'une diva dotée de l'oreille parfaite, la classant, aux yeux de tous comme « cette chanceuse de Céline qui ignore les problèmes, puisqu'elle rit tout le temps »! Eh bien, ma vieille! se dit-elle, à défaut du reste, tu auras au moins réussi ton imposture!

Einstein, petit lutin aux cheveux blancs, tirant une langue pointue au photographe, biaisa soudain sa mémoire. Lui, avait tout compris, il pouvait donc s'amuser, mais elle, avec juste ce rire trompeur, comment pouvait-elle se défendre contre tant de désarroi?

– Casser ce rire parfait, rire faux, ou à la rigueur, rire jaune, supplia-t-elle en s'enfonçant sous l'eau, cherchant dans cette matrice marine, le refuge de paix qu'elle ne trouvait nulle part sur terre.

– Mais enfin, pourquoi Cannes, début septembre? Pourquoi pas, comme d'habitude, Martha's Vineyard ou Cape Cod?

Cette fois, Jo, son voisin de condominium, camarade de trop longue date et amant occasionnel, avait repris son réquisitoire par téléphone.

Agacée, Céline avait étiré le cordon spiralé de l'appareil, et glissé machinalement ce collier blanc autour de son cou. L'étranglement élastique sur sa carotide enfanta aussitôt l'image d'une femme-girafe nord-américaine, esclave d'un instrument qui transmettait rapidement la parole en la stérilisant.

Bzz! Il n'en fallait pas plus pour gruger la vérité du verbe!

Se dégageant de cette garrotte improvisée, d'un long bzzzz, elle avait parasité l'argument pompeux de Jo.

– Pourquoi Cannes? Parce que j'ai quarante-sept ans et que je ne connais pas la Côte d'Azur. Parce que Cary Grant y a joué les voleurs de charme dans ce vieux film revu l'autre soir à la télévision et parce que heu... elle acheva mentalement, parce que je vais plonger ce sacré vertige dans une eau si polluée qu'il en crèvera!

– Et parce que... quoi? exigea Jo, évidemment, tu ne peux répondre! Sais-tu que, ces derniers temps, tu navigues de plus en plus dans l'absurde, l'irrationnel, le déraisonnable et...

– Bzz! c'est mon droit le plus sacré! Là-dessus, elle avait raccroché brusquement, si désarmée que, en scrutant les angles brisés de son plafond-cathédrale, elle avait lancé :

– Ce que je parais n'est pas ce que je suis!

Pour la première fois, elle osait le formuler tout haut, tentative ratée, car sa voix, brusquement enrouée, avait lâché un cri de souris enrhumée. Elle se sentit ridicule, sa révolte s'éteignit aussitôt. Même pas capable d'une confession portable, se moqua-t-elle. Mais ses yeux, papillons ivres de panique, avaient chaviré sur la baie vitrée, reflué vers la loggia où ils s'étaient asphyxiés contre la verrière hermétiquement close.

Oh! toutes ces lumières sans issue qui l'affolaient et la cloîtraient encore plus dans le piège de l'apparence! Si au moins elle avait pu pleurer, mais les larmes, signe de faiblesse, de dérangement profond, lui étaient interdites, et si les sanglots montaient, ils ne passaient jamais la gorge. Elle imaginait, dans celle-ci, un récif de corail rose qui, en brisant les sanglots, la défendait de l'hérédité maternelle.

Que lui arrivait-il donc, cette année? Par le passé, elle avait toujours réussi, en sacrifiant aux activités à la mode – jogging, vitamines, spiruline miracle, bicyclette stationnaire, natation,

musculaton, massages, danse aérobique, Taï Chi –, à combler ce vide dont elle attribuait, comme tout le monde, la récurrence à la dureté de l'hiver. Or, cette fois, impossible de mettre sur le dos d'un hiver aussi doux une déprime d'une ampleur pareille, résistant à tous les palliatifs recommandés par la société de consommation, y compris le condominium nouvellement acheté. Céline avait dû se rendre à l'évidence : entre cœur et tête campait une angoisse carnivore dont elle ne pouvait se débarrasser. Restait l'aide médicale. Mais immanquablement, la gêne, la honte et l'orgueil le lui interdisaient formellement :

– Voyons donc, une rieuse de ta trempe peut, doit se débrouiller toute seule avec ce petit bobo-là!

Elle avait bien essayé d'aborder le sujet avec Jo, mais elle s'y était mal prise, lançant d'un ton badin :

– Tiens, et si au lieu de paraître, « j'étais » vraiment?

– Que t'arrive-t-il? Retomberais-tu dans l'adolescence avec ses lubies passagères de crise d'identité, ou alors veux-tu te venger?

Devant son étonnement, il lui avait expliqué :

– C'est pourtant simple, ma chère, ne sachant jamais qui l'on est vraiment, ce que l'on croit être devient forcément tout autre dans l'œil de son prochain, donc, tu ne peux que paraître, et jamais être tout simplement. Tu me suis? De toute façon, c'est la dernière chose qu'autrui tient à savoir, car la vérité sur soi, petite chose plate, triste et visqueuse, doit rester cachée soigneusement au fond d'un tiroir! Non, crois-moi, redore plutôt ton image, et con-ti-nue!

Son téléphone cellulaire avait soudain sonné, Jo avait sursauté, répondu très vite, comme si tout son espoir tenait dans cet absurde instrument pliant, dont il ne se séparait plus, même aux toilettes.

Troublée, elle avait scruté ce professeur d'économie, tellement sûr de lui, de ses théories pragmatiques et qui, parfois à l'aube, venait pleurer de solitude chez elle, incapable d'admettre, deux ans après son divorce, l'échec de son mariage. Comment pouvait-il alors lui donner un conseil aussi effrayant que dangereux de facilité?

Continuer... mais où? Et pourquoi?

Ces interrogations la fauchaient violemment, à heures fixes, comme une crise de paludisme, et la laissaient obsédée par l'idée de s'être complètement perdue de vue.

Or, le bluff exige une maîtrise complète de soi, sinon l'imposture ne tient plus. Donc, Céline cherchait fiévreusement des raisons logiques à son désarroi. Les trouver résoudrait mathématiquement son problème. Pourtant, une fois cette fameuse liste dressée, elle ne se sentit pas plus rassurée, et sa manie de la relire puérilement, comme une litanie superstitieuse, ne régla rien du tout. Malgré tout, elle garda l'habitude de se la réciter mentalement ou à haute voix.

- Fatigue des années; routine du travail, du cœur et de l'esprit.

- Nouvelles maladies incurables; violences politiques et sociales.

- Catastrophes économiques, naturelles, écologiques.

- Quoi encore? Ah oui! la pré-ménopause, lui avait mentionné sa gynécologue. Pré-ménopause! Et pourquoi pas « pré-mort »?

- Enfin, pour clore la liste, les incontournables : la fin d'un siècle, d'un millénaire, et l'entrée dans un autre millénaire.

Bon, se moquait-elle, à ce compte-là, une moitié de l'humanité se trouvait comme toi, en proie au vide et au vertige, et

menacée de perdre la boule! Non, cherche autre chose. Oui, mais quoi?

Elle se répéta : « autre chose...mais quoi? », en nageant paresseusement, saisie une fois de plus par cette sensation d'aveuglement, de cul-de-sac, de détresse profonde, provoquée par cette impression terrible de ne pouvoir faire marche arrière, de basculer dans le noir du vide. Un étrange noir miroitant, soyeux et glacé.

— Je dérape, plus de freins, plus de contrôle, la chute libre, note-t-elle sombrement, en poursuivant son errance aquatique.

La rejoignit une armada de petits poissons, les premiers qu'elle rencontrait, et qui la contournèrent en quatrième vitesse. Un éclair d'or et de nacre dans une eau plutôt claire, n'en déplaise à un certain Jo! Comme toujours, la vérité se balade quelque part, entre les deux extrêmes. Où nichait la sienne? Aussitôt, un nœud d'angoisse la serra à la gorge, et sema en pagaille un essaim de mots vains.

Bzz! Elle essaya de raccrocher, mais sa ligne interne était survoltée par trop d'idées agglutinées. Bzz!, pour la sept cent onzième fois! Le cerveau avala ce chiffre incongru et recracha : *bzz 711*, le numéro d'une plaque minéralogique, remarqué sur une voiture, à l'aéroport de Mirabel.

Impasse stupidement embouteillée de la mémoire qui expulsa aussi, aller savoir pourquoi, les mots : dou-ceurs-erran-tes-de-la-vie! D'où venaient-ils? Mystère! Mais ce souvenir apatride de lecture clopina vers elle qui repoussa sa chimère poétique avec épouvante.

— Ah non, surtout pas! La vie était tout, sauf douceurs errantes!

Einstein reparut, lui tira de nouveau la langue, espiègle savant à la tête des plus grands.

Le pétale lunaire d'une hostie colla à son palais de première communiant et Dieu la laissa inchangée, malgré les promesses du curé. Bannie de la cohorte des élus, sans même savoir pourquoi!

Alors? Le vide de l'enfer?

Mais qui croit encore à l'enfer? Personne!

Et tout le monde en secret, moi la première qui... qui... Assez, assez!

Contre ses pensées mutinées, elle ameuta l'habituelle artillerie lourde des mots : logique, raisonnable, rationnelle, rigoureuse, méthodique et, bien sûr, car-té-sienne!

Bon, et maintenant, reprenons au début. Malgré la douceur, ou à cause de la douceur de l'hiver, deux grippes l'avaient terrassée entre Noël et Pâques. Puis, elle avait dépensé plus que prévu pour améliorer son condominium. Ensuite, elle s'était vu refuser, sans raison valable, cette promotion espérée, presque promise, pour se retrouver sous les ordres d'une nouvelle venue, de dix ans sa cadette, et de capacités égales aux siennes.

En bref, une erreur mineure dans la gestion de son budget, des accrocs physiques sans gravité et un désappointement professionnel, uniquement dû à la politicaillerie toujours présente au sein de toute grande compagnie.

Elle tira un trait, additionna. Le résultat, toujours le même, n'expliquait qu'en partie la raison de ce vide géant qui l'aspirait, de cette fatigue qui laissait un goût de fer dans sa bouche, pointillait sa concentration et semait des « machins » et des « choses » dans son vocabulaire défaillant.

Au bureau, mitraillée par des accès de panique, elle se pétrifiait soudain, cœur battant, devant un téléphone sonnant, ou confrontée à la plus simple des décisions à prendre.

Pendant ces brèves débandades, où tout devenait lourd et vain, la mort plantait ses dents féroces dans sa nuque, la chevauchait à lui donner la chair de poule et la transperçait d'un curieux désir, presque voluptueux, d'anéantissement, qui s'en-châssait en elle comme un diamant noir au cœur vif de la vie.

Sa mère avait-elle connu, elle aussi, cette sensation de diamant noir mortel au creux d'elle-même? Elle regrettait soudain de ne pas avoir parlé avec elle, de s'être éloignée avec une certaine répulsion de cette femme qui avait fait naufrage devant eux, sans aucune aide.

Comme ils peuvent peser lourd les regrets tardifs et inutiles!

– Oublie tout cela. Mets-toi en vacances de toi-même. Barbote paresseusement dans l'eau tiède d'une mer mythique, jouis de la minute présente; mieux, de la seconde qui passe. Tiens, comme cette petite méduse nonchalante, qui tanguait au fil du courant, innocente, avec son air de chrysanthème translucide et irisé, sûre d'elle, de sa place ici-bas, tandis que moi... moi! Pour l'amour de Dieu... ou du diable, oublie un peu Céline Dussault!

Une ondulation longue et bronzée raya soudain l'espace liquide.

– Un serpent de mer! se dit-elle, un de ceux qui, dans l'Odyssée, sortaient des flots pour croquer les grandes statues hilares, coupables d'imposture.

Déjà, elle se vit enlacée et dévorée.

Pressé, le petit dragon l'ignora.

Intriguée, Céline le fila.

Sa trajectoire zigzagante emprunta une rue sous-marine, puis atteignit une cavité que, de loin, Céline jugea assez étroite pour justifier l'emploi de la formule magique, renforcée de latin de cuisine :

– Ave Cavité! Cave Cavité! Sesame Cavité!, preuve que même juste deux ans de cours classique, cela vous marque une femme pour la vie.

Puis elle s'avança hardiment, mais on la retint brusquement par la cheville gauche, celle du cœur, tandis qu'une résille molle l'emprisonnait à l'improviste. Sûrement une pieuvre! Oui, une énorme pieuvre! Adieu la vie!

L'esprit débordant de peur et de jurons, elle se débattit furieusement, s'emmêla plus avant, s'érafla la cuisse contre l'entrée rocheuse de la caverne, s'immobilisa enfin, ligotée et essoufflée, dans un bouillonnement de bulles. Ses mains fébriles tâtèrent peureusement sa prison. Elle venait tout bêtement de se jeter dans un filet cassé, abandonné en mer, et amarré, par les caprices du courant, au soc rocheux.

Soulagée, elle dégagea son torse, puis toute sa jambe droite, désagrafa sa palme gauche, la coinça sous son bras, et rua pour se libérer complètement. Inexpliquablement, les mailles de nylon s'étranglèrent en collet sur sa cheville,

– Ah non, alors! ce serait trop bête! Venir de si loin jusqu'ici pour... pour...

Doigts rageurs, meurtris de ne pouvoir déchirer le piège, elle s'entêta :

– Si je suis entrée, je dois en ressortir! C'est aussi logique que la chute de la pomme anglaise de Chose, que la... le principe de Machin Eurêka, ou la théorie de la relativité du tireur de langue!

Et elle chercha en vain, le long de son mollet et de sa cuisse, sur sa jambe droite, puis gauche, le couteau de plongée. Oublié à terre, paumé en mer, imprudence ou accident, il en fallait aussi peu pour perdre sa liberté, et peut-être la vie! De nouveau, la peur et la colère.

Se calmer, commanda-t-elle à son cœur battant le tocsin sur l'enclume de ses côtes, se calmer, et réfléchir. Il existe forcément une solution. Elle nagea vers l'éperon de pierre, tenta de localiser le point d'attache du filet, mais se retrouva vite au bout de son entrave.

Incapable de se représenter l'envergure de cette toile d'araignée, qu'elle supposa vaste et retenue par les mille sailles de la masse rocheuse, elle flotta un long moment dans la pénombre laiteuse, se délestant peu à peu de sa colère et de son impatience, pour se laisser envahir par la sensation apaisante de n'être plus qu'un cerf-volant aquatique, doublement ancré par un artifice de l'homme et par l'eau.

Privée de toute possibilité de fuite, captive du destin, elle ne pouvait plus rien faire et s'émerveilla de devenir un corps solide dans un espace liquide qu'elle pouvait palper.

Enfin, le vide n'existait plus et se débattre devenait inutile.

Enfin, elle pouvait souhaiter la mort sans se reprocher sa lâcheté, puisqu'il n'y avait pas eu préméditation. Pas comme l'autre fois où...

Sa mémoire effeuilla prestement le passé, et elle revécut cette fin de mai trop chaude, sa confrontation sans complaisance dans le miroir du salon. Trente ans alors, secrétaire de direction, un joli appartement, quelques hommes entre lesquels naviguer sans engager son cœur. On la disait « arrivée ». Arrivée où?

Soudain, tout un pan d'apparence avait glissé, et elle s'était retrouvée nez à nez avec une Céline inconnue, sans épaisseur et sans âme.

– Mais qu'est-ce que je fais ici? lui demanda-t-elle. Et l'autre ne sut que lui répondre.

Une telle sensation de vide et d'inutilité l'avait empoignée qu'elle n'avait pu la supporter. Dans ces conditions, pourquoi vivre? Elle avait fait couler un bain, sorti une lame de rasoir neuve, laissé un mot d'adieu sur la table de la cuisine, où elle disait simplement :

– Je pars parce que je n'ai pas trouvé de bonnes raisons de rester.

Simultanément, la sonnerie du téléphone et celle de la porte d'entrée l'avaient pétrifiée de honte. Se suicider, *elle*? Une telle faiblesse l'avait humiliée, lui avait interdit de recommencer jamais, et encore moins d'en parler à quiconque.

Depuis, pourtant, l'idée du suicide la visitait parfois, casquée de la même horreur mêlée de fascination interdite.

Rien à voir avec sa situation actuelle : dans ce piège marin, elle ne se sentait coupable d'aucune lâcheté, seulement victime du hasard!

En attendant que se vide sa bouteille d'air comprimé – car elle attendrait, se soumettant à la fatalité de l'accident –, elle examina paisiblement son caveau. À peine huit pieds de mer au-dessus de sa tête; un jour, on l'aurait mise six pieds sous terre. Le marché lui parut des plus honnêtes.

Elle repensa à sa vie, à cette dérivation subtile et progressive engendrée par une première erreur d'aiguillage passée inaperçue, et qui, de méprises en confusions, la livrait à présent, bien ficelée sous l'eau, à la... enfin, disons, à Madame Machin Chose!

Pourquoi ici? Pourquoi si tôt, ou si tard?

Resurgit le visage de sa mère, avec ses prunelles pâles de visionnaire, tour à tour brûlantes d'exaltation ou vidées par l'abattement, et que semonçait papa :

– Voyons donc, Blanche, une maison, un mari, sept enfants en bonne santé, de quoi vivre à l'aise, que veux-tu de plus?

– Sentir la « vraie » vie!

– Mais c'est cela, la vraie vie!

– Non, ce n'est pas possible! Il doit y avoir autre chose! Il faut qu'il y ait autre chose!

– Oui, l'hôpital et les fous à l'asile! Est-ce là ce que tu veux? Nous faire honte à tous? Allons, sois un peu raisonnable!

Et Blanche l'épouse, Blanche la mère, se résignaient en pleurant. Des sanglots longs, si longs, et des flots de larmes.

Enfants plus mari égalent fatigues, contraintes, sacrifices, prison, aliénation! Cette équation, Céline adolescente l'avait établie sans peine, en même temps qu'elle s'était jurée, elle, déjà si souvent obligée de seconder à la maison sa mère défaillante :

– Pas moi! Je ne me laisserai pas dévorer. Jamais! Je n'aurai besoin ni de larmes, ni de sanglots, ni de grands désespoirs, car je partirai toujours avant. Quoi qu'en disent famille, amis, amants, aussitôt ma liberté menacée, je partirai! même si l'on m'accuse d'égoïsme ou de lâcheté, même si je me sens lâche, je par-ti-rai.

Elle avait tenu parole. À dix-neuf ans, un an après la mort de sa mère, malgré le mécontentement de son père et son chantage au devoir familial, elle était partie. Avait-elle pour

autant découvert cette vraie vie que sa mère, renversée à quarante-sept ans par un chauffard, n'avait jamais connue?

La vraie vie, se répéta-t-elle mentalement, en admirant deux jolis poissons, à la nage si parfaitement synchronisée qu'ils devaient être un peu amoureux. Soudain, jaillit de sa mémoire antique une image idyllique : celle d'une maison claire, entourée d'un jardin fleuri, où deux enfants blonds jouaient. En tablier pimpant de ménagère parfaitement heureuse, elle se vit accueillir l'homme protecteur, le pourvoyeur généreux, l'amoureux éternel, le mari idéal, quoi!

Elle en resta sidérée!

Absurde paradoxe de sa vérité profonde, elle avait donc esquivé toute sa vie ce qu'intimement, elle désirait le plus. Elle s'était imposé la double contrainte de se fixer et la peur de se fixer. De chercher l'amour, tout en lui refusant droit de cité, et de ne jamais concevoir les enfants dont elle portait les germes.

Comment s'étonner alors de ces tiraillements constants, usant jusqu'à la corde son équilibre, jusqu'à ce que le simple souffle d'un hiver un peu trop doux suffise à le déchirer? Une raison plutôt banale pour expliquer un tel vertige et un si grand trou de vie. Qu'en dites-vous, monsieur Einstein, grand tireur de langue si effilée devant l'Éternel?

— Il te dirait, lui répondit son humour, qu'expliquer ne constitue que le premier pas vers la solution. Il ajouterait sûrement que maintenant, tu peux te noyer avec les idées claires et une gloriole de dernière heure. Il te proposerait même peut-être une petite prière!

Elle la cherchait dans sa mémoire, lorsque soudain, descendit vers elle une forme sombre et menaçante, qui se révéla vite posséder deux jambes, un bras armé d'un couteau et une chevelure de naïade. Deux incisions précises et rapides pour

agrandir la nasse, un signe de la main, et la naïade disparut en trois coups de palmes.

Comme un bouchon de champagne démuselé, Céline creva la surface de l'eau et s'agrippa, étourdie, à l'énorme masse rouge d'un rocher, tandis qu'une voix féminine s'exclama :

– Magali, où étais-tu? Tu sais bien que je ne veux pas que tu plonges sans moi!

De derrière le paravent minéral, une voix de première communiant répliqua, avec cet accent chantant qui semblait exalter chaque mot :

– Mais maman, je n'ai fait qu'un aller-retour. Juste le temps de délivrer une sirène!

– Une sirène, voyez-vous ça! dit la mère en riant.

– Je t'assure, une grande et belle sirène, qu'une pieuvre retenait par une cheville. Mais je n'ai pas eu peur, tu sais, j'ai coupé la tentacule en deux coups de couteau, et je suis revenue tout de suite ici.

– Ah, mon bijou! soupira la mère, il va falloir s'occuper sérieusement d'une imagination aussi exubérante, sinon, un jour, elle te jouera un vilain tour!

– En tout cas, s'obstina la fillette, c'était une vraie sirène et je l'ai délivrée, moi toute seule.

– Alors, bravo! Je te décore de la médaille bleue des sauveteurs de sirènes prises au piège des « énormes » pieuvres qui vivent par ici. Et maintenant, allons rejoindre papa. Il doit nous croire déjà perdues en mer!

Et Céline Dussault entendit s'éloigner le destin qui portait un prénom si provençal, dans un bruit de rires et de clapotements, tandis que, prise d'une douce torpeur, elle restait amarée au rocher.

Plus tard, elle traversa une anse hérissée d'écueils en chicots sanglants, prit pied sur un tapis de varech, et se retrouva sur une petite île, en face de Cannes.

Elle se débarrassa de son attirail de plongée, s'assit, encore un peu secouée par cette presque mort dont elle sortait accouchée et baptisée par la main d'une enfant.

– Vivante, murmura-t-elle. Pourtant j'ai bien cru que j'allais...

Les sanglots montèrent de très loin, jaillirent de sa gorge et libres, libres, enfin libres!, rejoignirent les cris des mouettes et la rumeur de la mer. Elle pleurait à gros et longs sanglots. « Une fontaine, toutes les larmes de son corps », disait-on de sa mère. Eh bien! oui, Céline pleurait en ce moment toutes les larmes de son corps, auxquelles s'ajoutaient celles qu'elle avait retenues pendant plus de trente ans.

La crise passée, elle se sentit à la fois délicieusement faible et délivrée. Rien de résolu encore, admit-elle, mais je viens, pour la première fois, d'affronter la réalité de mon problème. Ensuite, si j'en crois les statistiques, il va me rester encore vingt-cinq ou trente ans à vivre. Cela devrait me suffire pour me réconcilier avec moi-même, si, bien entendu, les mauvaises habitudes ne reprennent pas le dessus.

Elle revit la petite naïade surgie de nulle part pour l'accoucher. Évidemment, le symbole était gros comme une maison, mais qu'importe sa taille ou son évidence s'il fonctionnait. Ne devait-elle pas tout essayer, y compris l'aide de la médecine, afin de ne plus chavirer dans un puits d'angoisse? Marché conclu, mademoiselle la vraie sirène? La sirène hésita, réticente à perdre sa chère liberté, puis accepta.

Naissance d'une sirène donc, s'amusa Céline. Elle rectifia aussitôt : non, la petite naïade a plutôt délivré Céline de la

sirène, cette séductrice menteuse au rire dangereux, qui leurre les autres sans jamais les aimer.

Alors, c'est dit : naissance d'une femme. Tout simplement.

Une femme qui arrivait trop tard pour des enfants blonds dans un jardin et un mari idéal, mais assez tôt pour apprendre à se connaître et à aimer la vie. Deux petits riens qui faisaient un grand tout, et l'occuperaient jusqu'à la fin de sa course.

Elle se leva, scella son accord d'un baiser au ciel bleu, puis, spontanément, se mit à rire. Un rire sans cascades de haute voltige ni timbre cristallin, mais qui venait de très loin, oui, tu avais raison, mamie-maman-mamounette-pauvre chérie de mon cœur –, il venait bien du ventre, des genoux, des orteils, ce rire. C'était un petit rire d'enfant délivrée dans lequel dansait tout l'espoir d'une femme.



DANYELLE MORIN

Cante jondo

(Un chant profond, de vous à moi)

Il aurait suffi
d'un aller simple
pour que je vous y amène

Presque rien

Une entrée bleu de nuit
une aurore qui danse
un chant boréal

Une doublure de soie
une douce empreinte
un écho

Il aurait suffi
que vous y soyez

Grisaille d'octobre
froissements
personne pour me promener
dans le jardin d'un sexe

Ici, un arbre mutilé

Nuits sèches
craquelures
seule pour réinventer un lit trop grand
pour mettre au pas le difficile

Là, une histoire inachevée

o o o

Murmuré

Sans vous
la vie en moins
dans l'inassouvi

Le feutre de ma voix
pour une odeur reconnue
une peau

La mienne retournée

Entre mes faux départs
et votre singulière errance

J'oscille

Amère et chagrin
je noie ma vie
je respire petit

o o o

Au creux de vos reins
des nuits muettes

Dans vos draps
un chagrin immobile

Sur la corde à linge
une relique de soie

Il fait si gris sans vous
rien qui chatoie
un camaïeu vague et terne

Un mal de cœur sur une bélandre
un embrun à s'y perdre
une marée de mer morte

Un temps, de morne vêtu

o o o

Robe de taffetas noir
épaule nue à votre cou

Fine dentelle de coton blanc
cuisse chaude sur mon ventre

Difficile exploite
que celui d'imaginer
la couleur de votre absence

Dans vos atours grisonnants
et mes parures élimées

Se gonfle
la houle de mon désir

Malgré vos intempéries
et mes contretemps

o o o

À la frontière du non-dit
j'écarquille le sens
lui prête des intentions
l'habille d'écarlate et de fauve

À la frontière de vos mots
je cherche l'inédit
lui fabrique un imaginaire
l'habrite pour l'hiver

Au cas où

Vous accueillir en moi
humer vos parfums d'homme
m'enivrer de vous

Éperdument
vous enlacer

Avant la mort

o o o

Si je vous proposais
d'en finir

Collé à ma fureur de vivre

Si du fond de votre mémoire
je dénouais
la vie lovée en vous
les traces de votre humanité

Si du bout des doigts
J'effleurais
le contour de votre cœur
l'unicité de votre âme

Si dans le motif de ces phrases
j'appelais
dans un recueillement d'angoisse
votre arrivée d'homme exalté

Alors je saurais que vivre
n'est pas vain



ARPÁD VIGH

Conditionnel passé

J'AURAIS DÛ M'ÉLANCER DE PLUS HAUT. Je le sais maintenant, mais je n'en ai plus l'occasion, je n'aurai plus jamais l'occasion de m'y essayer. Je ne saurai jamais ce dont j'aurais été capable. À qui en vouloir? À moi par exemple. À moi je pourrais, c'est vrai, mais dis-moi ce que j'y gagnerais. Ce qui me reste de force, je préfère l'employer à tout te raconter. Tu le croiras ou non, c'est ton affaire. Je disais donc que je te raconterais tout, à toi, tu comprends, d'abord parce que j'ai besoin de le raconter à quelqu'un, et toi, tu en connais déjà une moitié, comme ça je m'en dispenserai, et puis parce que, devant toi, je n'ai pas de complexes, je ne t'ai jamais rien caché. Tu te rappelles, quand nous étions jeunes filles, je t'avais dévoilé facilement mes seins lorsque nous examinions qui des deux commençait déjà d'en avoir, qui en avait de plus beaux, de plus développés. D'abord tu ne voulais même pas les regarder, enfin, tu faisais semblant d'avoir honte, puis tu les regardais quand même, tu me les aurais bien caressés si je l'avais permis. Ce que je vais te dévoiler maintenant, c'est autre chose, c'est moins beau, tu n'auras pas besoin de le caresser, si tu n'aimes pas, tu arrêtes le magnéto, ou tu fais avancer la cassette. Mais je préférerais que tu ne le fasses pas, que tu fasses un dernier effort pour

moi, juste une demi-heure. Oui, si mes aveux t'ont amusée pendant trente ans, écoute-moi maintenant jusqu'au bout, veux-tu, laisse-moi te dévoiler ce qui restait caché, même devant toi. Et puis, je répète, ce n'est qu'une demi-heure, on ne m'a prêté qu'une petite cassette. On ne m'aime pas dans cet hôpital.

Par où commencer? Tu vois, ce n'est pas très simple. Depuis l'âge de raison, voler était mon désir. Mais c'est seulement après la mort de mon pauvre János que j'ai songé à le réaliser vraiment, expressément, en voulant bien le faire. Tant qu'il était là, je ne sais pas, ce n'était pas si urgent, pourtant ce désir me travaillait depuis toujours, cette idée me chatouillait, tournoyait souvent dans mon cerveau, au point parfois de ne pas me laisser bien dormir la nuit, mais jamais je ne lui en ai parlé, jamais, il n'aurait pas compris, il n'aurait pas su quoi faire avec une telle idée. Non qu'il ait été incompréhensif à mon égard, tu sais comme nous formions un couple uni, quelquefois même j'avais honte qu'il ait pu rester calme et serein quand je n'étais à vrai dire qu'une sotte. Mais lui, c'était, comme on dit d'habitude, c'était quelqu'un qui marche les deux pieds sur terre, le malheur des autres, ou comme il disait d'habitude, la déchéance humaine, l'obligeait à regarder toujours vers le bas, vers ceux qui couchaient par terre ou sur un lit d'hôpital, c'est pour cela qu'il est devenu médecin. Moi par contre, ce n'est pas cela qui m'a poussée à devenir infirmière. C'était par contrainte, par opportunisme, par faiblesse, par manque de confiance en moi que je le suis devenue, et puis bien sûr par commodité, du moins je crois, parce que je pensais que ce ne serait pas une si mauvaise chose pour moi. Mais je cesse de me flageller ici devant toi, tu n'as pas besoin de me prendre en pitié. L'essentiel est que j'ai raté trois fois de suite le concours d'entrée à la fac de médecine, que lui avait ter-

minée entre-temps, et comme chacun sait, on lui a proposé un poste à la campagne, dans ce bled perdu que tu sais, on n'a pas oublié son enthousiasme mal placé en cinquante-six. Je suis partie avec lui comme de juste, je pensais que je serais une bonne assistante pour lui, lui seul, comme ça on resterait ensemble jour et nuit, je m'occuperais moi aussi des malades, en fin de compte je ferais le même travail que lui, diplômée ou pas, ça n'aurait aucune importance. C'est ainsi que je pensais à l'époque. Le meilleur dans tout cela, c'est que quand tu as vingt-et-un ou vingt-deux ans, tu crois que ce qui est bien à un moment donné, parce que bien entendu mûrement réfléchi, magnifiquement construit dans ta tête, cela va durer toute ta vie. Tu enterres, c'est-à-dire j'ai enterré facilement tous mes rêves de jeunesse, et je me suis persuadée que c'était très bien ainsi, tel que c'était, et que cela resterait tel quel éternellement. Éternellement? Laisse-moi rire, qu'est-ce que ça me faisait à l'époque, l'éternité? Elle se réduisait à ces quelques semaines ou peut-être mois qu'on pouvait plus ou moins prévoir. Les mille et un soucis quotidiens ont complètement rempli notre monde. Quand, des années après, j'ai revu en moi cette sacrée autosatisfaction, j'ai eu terriblement honte de moi-même, et chaque fois j'ai chassé cette pensée comme on chasse une gitane qui propose de te dire ton avenir.

Appartement de service, désuet, quatre pièces, on avait de l'espace, c'est vrai, par contre, dans celle qu'on appelait dispensaire, qui était ornée tout autour de portraits d'anciens grands médecins, oh! cette coulée de doux regards humanistes, pour nous encourager je pense, le poêle à mazout était au début la chose la plus précieuse. János a bagarré durant des mois avec la municipalité pour obtenir ne serait-ce qu'un misérable stérilisateur. Mais nous avions un beau jardin assez

grand, ceinturé de lilas le long des clôtures, parsemé de pruniers, on y respirait le vent tiède, on y prenait souvent de bons bains de soleil, on y regardait le ciel bleu, les nuages, les oiseaux. Ah, les oiseaux! Mon Dieu, comme je les aimais ces oiseaux! Je pouvais rester des heures, couchée dans l'herbe, à regarder le va-et-vient des hirondelles, à deviner la signification de leurs crochets en hiéroglyphes, à essayer de ressentir ce qu'elles éprouvent quand elles changent brusquement de direction en plein vol, s'approchent de la terre à une vitesse folle, bien entendu sans jamais s'y heurter, puis à quelques centimètres changent de nouveau de direction, glissent comme sur un coussin d'air au-dessus du sol, et hop! elles reprennent de la hauteur, jusqu'aux étoiles.

Un an après notre installation, Péter venait au monde, puis Judith l'année suivante. Les couches crottées m'ont obligé à regarder vers le bas pendant un certain temps. Quand enfin nous sommes revenus en ville, pour moi il était déjà trop tard, mon chemin était déjà tout tracé, d'autres l'avaient tracé pour moi, je n'avais qu'à le suivre, et je l'ai bien suivi. Je l'ai suivi durant vingt-quatre ans sans quasiment regarder ni à gauche ni à droite. Le ciel, mon Dieu! n'en parlons pas.

Encore heureux qu'il y ait eu de la place à la maternelle pour les enfants, et que j'aie réussi à avoir un poste à mi-temps dans les cliniques. À part ça, János tenait à ce que je reste à la maison, que j'aille chercher les enfants à la maternelle, que je rentre sagement avec eux, que j'en prenne soin, que je les élève comme je voulais, en contrôlant leurs devoirs quand ils étaient déjà à l'école, mais je pouvais lire ou regarder la télé, aller au cinéma ou chez l'esthéticienne, si j'avais envie, l'essentiel étant que je ne manque pas d'être à la maison quand il rentrait, et alors nous vivions l'un pour l'autre, exclusivement, nous

écoutions de la musique, nous discussions et tout ça. La *dolce vita*. Le film passait à cette époque-là. Quelle différence! D'ailleurs ce n'était pas tellement une vie douce, plutôt une vie au sirop, la quantité de sucre a complètement détruit le goût du fruit. Une cage d'or, je me rappelais souvent cette expression aux rares moments de lucidité où le désir me prenait de quitter mes coussins de soie. À part les quinze jours rituels chaque été au lac Balaton, à Fenyves, nous ne partions jamais ensemble tous les deux. Moi pourtant, j'avais tout le temps envie de partir quelque part, mais à la fin, nous restions toujours. Il réussissait chaque fois à me convaincre, et finalement nous restions toujours. Je me laissais toujours convaincre, c'est vrai, c'est pas la peine d'accuser uniquement ton frère.

Parfois, assez souvent, il rentrait avec des amis. Il ne l'annonçait jamais : tu ne dois pas te faire de soucis, nous avons tout ce qu'il faut à la maison, ces gens-là ne viennent pas ici pour bouffer, si quelqu'un veut un œuf à la coque, il le dira. L'armoire-bar était son meuble favori, sa fierté, sa passion, il y avait toujours là, entassées, une bonne cinquantaine de bouteilles d'apéro, de whisky, de cognac, d'eau-de-vie des quatre coins du monde, avec des herbes qui flottaient parfois dedans, ou des serpents enroulés, symboles de son métier, comme il disait souvent. Lui ne buvait pratiquement pas, mais il invitait tout de suite ses amis à venir devant sa forêt de bouteilles, à peine avaient-ils mis les pieds au salon, qu'est-ce que tu veux, goûte un peu ça, tu n'oses pas, hein? C'était des gens intéressants, toujours de bonne compagnie, je n'ai jamais rien eu contre eux. Certains revenaient régulièrement, ses amis, comme je disais, presque tous de l'hôpital, mais il adorait aussi amener de nouveaux visages pour qu'aussitôt partis, il me questionne, comment tu l'as trouvé ce type-là, tu as un peu vu sa réaction

quand je lui ai dit que sa veste était bien, que tu appréciais sa pochette, qu'il pouvait revenir quand il voulait et tout ça, et alors commençaient toujours ces interminables analyses psychanalytiques sur leur compte. On s'amusait bien. Le droit de parenté t'a quelquefois permis d'y prendre part, à ces jeux-là, tu sais donc de quoi je parle. Ainsi ont passé les années, je te fais grâce des détails, tu en connais la plupart, je veux dire simplement qu'elles ne se passaient pas si mal ces années, surtout vues de l'extérieur, et je ne m'en suis jamais plainte, jamais, tu es témoin. J'ajouterais simplement à tout cela que, durant ces vingt-quatre ans, ce que j'appellerais mon feu secret a été recouvert d'une épaisse couche de cendre, on y a répandu de la bonne terre, semé des fleurs, les fleurs ont commencé d'éclore, on les a cultivées, soignées, on a remplacé celles qui étaient fanées, et pendant ce temps personne, mais personne ne savait, à part toi seule, personne ne soupçonnait même ce qu'elles cachaient, ce qu'il y avait sous les cendres.

Entre-temps j'ai pourtant volé une fois, même quatre fois de suite, mais aucun de ces vols n'était le vrai. Tu connais l'histoire, maintenant tu sauras aussi ce qui se cachait dessous. Tu dois le savoir, ce qui se cachait dessous, puisque tu cesses de m'accuser d'avoir causé la mort de János. Ce que j'ai dû endurer de mes enfants me suffit bien, tes soupçons me font plus mal parce que toi au moins tu savais l'essentiel, même si tu n'as pas vraiment voulu le croire, ce n'est pas la peine de protester, tu ne l'as jamais vraiment cru, tes yeux te trahissaient toujours.

János devait deviner quelque chose de mon désir maniaque de voler, mais l'essentiel, justement, il n'en savait rien, il ne l'aurait d'ailleurs jamais compris parce que, justement, pareille chose ne lui serait jamais venue à l'esprit. J'ai dû lais-

ser échapper quelque chose une fois, je pense, je ne me rappelle plus, sûrement longtemps auparavant, par exemple que ce ne serait pas mal de s'élever dans l'air et voler comme un oiseau, enfin des propos pareils, dont il aura seulement retenu, disons à peu près, que cette petite oie aimerait voler, c'est la chose la plus naturelle du monde, c'est inscrit dans la nature même des oies, eh bien! j'y penserai, si je n'oublie pas, je la ferai bien voler un jour. Et ce jour est arrivé au printemps quatre-vingt-trois. Il avait peut-être réussi à gagner quelque argent à côté, ou avait-il épargné en secret depuis longtemps, je ne sais pas, je n'ai jamais enquêté, mes mains ont toujours évité ses poches, il a employé son argent à part comme il l'entendait. Donc un jour il rentre, je vois tout de suite qu'il a quelque chose d'important à me dire, il cherche le moment, s'efforce de rester sérieux, mon Dieu! qu'il était mauvais comédien, enfin il se plante devant moi :

— Edith, tu vas avoir des ailes bientôt.

Et de m'embrasser tout de suite sur les deux joues, parce qu'il avait bien vu à quel point j'étais devenue blême de frayeur, mes jambes me lâchaient, j'étais comme assommée : mon secret, doux Jésus, je n'ai plus de secret! J'avais dû le trahir dans mon rêve, nous ne devrions plus partager la même chambre la nuit. Pauvre János, lui par contre, a cru que son numéro avait parfaitement réussi, qu'il m'avait fait vraiment peur, mais quelle femme ne blêmirait de frayeur si après vingt-quatre ans de vie commune sans grand problème, un jour, son mari lui annonçait que tu peux t'en aller où tu veux. Bien entendu, moi, ce n'était pas pour cette raison que je défaillais, que mes lèvres tremblaient comme de fièvre, tu peux être sûre. János a continué un moment à pousser de petits rires, à se moquer doucement de ma frayeur, il me serrait toujours dans

ses bras, comme un enfant terrifié par l'éclair, puis il a plongé sa main dans son porte-documents pour en retirer, triomphal, oh! tu aurais dû le voir agiter sous mon nez deux billets d'avion.

– Tu vas voler jusqu'en Corse, chérie, mais pas sur un manche à balai, ah non! parce que comme ça je ne pourrais pas t'accompagner. Et d'un coup, tu voleras quatre fois, comprends-tu? Au total, aller-retour, parce qu'on passe par Francfort, on doit changer, comprends-tu? À la fin, tu verras, tu en auras même assez de tous ces décollages et atterrissages.

J'aurais dû sautiller de joie, mais je n'étais pas non plus bonne comédienne. Heureusement pour moi, j'ai soudain fondu en sanglots, ce que János a interprété comme un signe évident de mon émotion, de ma gratitude, et il a classé l'affaire, il ne s'occupait plus de mes larmes. De sa part, c'était réellement un geste exceptionnel, je suis toujours la première à le reconnaître, qu'il se décide à ce voyage, il ne l'aurait jamais fait de son propre chef, tu le connaissais, seulement il n'a pas pensé, même une seconde, qu'au fond de mon âme et de mes tripes, dans mes rêves et mes désirs, ce n'était pas ce genre de vol que je voulais, que ce vol-là ne me donnerait aucun plaisir, qu'à mon avis s'envoler avec une machine était la caricature d'un vrai vol, du seul qui en vaille la peine.

Mais, bien sûr, je suis partie avec lui, qu'aurais-je pu faire sinon, et puis, à vrai dire, cette île m'intriguait, aussi elle n'allait pas me décevoir, seulement il y avait chaque fois un petit problème aux décollages. Dès que l'avion avait quitté le béton de l'aéroport, une espèce de nausée inexprimable et jamais ressentie me prenait à la gorge, d'abord une chaleur m'envahissait, puis je frissonnais de froid, mes bras s'engourdisaient, mon cœur battait à cent cinquante, je respirais avec

peine, je voulais me lever, je ne pouvais évidemment pas à cause de la ceinture. János m'essuyait le front, me caressait doucement la main, as-tu mal au cœur? Non, je n'avais pas du tout mal au cœur, seulement je voulais sortir, dehors, même quitter l'avion.

– As-tu déjà senti cela dans un ascenseur?

– Je ne suis pas claustrophobe!

– Je ne voulais pas te blesser.

– Tu ne m'as jamais comprise!

– Qu'est-ce que j'ai pas compris?

– Laissons.

C'était la première fois que nous nous disputions sur ce ton, si cela peut s'appeler une dispute, en tout cas à partir de ce moment une sorte d'abîme s'est ouvert entre nous, au-dessus duquel plus jamais nous ne sommes arrivés à jeter un pont. Le regard naïvement serein de János s'est voilé de brume, un rictus forcé s'est désormais mêlé à son sourire naguère sans cesse confiant de bon enfant, il n'a pas perdu tout à fait son rire habituel, il éclatait comme avant à ses bons mots ou aux miens, mais pas toujours au bon moment, comme si ces rires venaient d'eux-mêmes ponctuer nos propos, justifiés ou pas. Il ne me comprenait pas ou bien il avait peur de moi, ou les deux à la fois. Que Dieu me pardonne la comparaison, mais il me rappelait le chien de mon père qui, lorsqu'on lui tapait sur la tête pour une faute quelconque, revenait tout de même, au premier mot, se laisser caresser, la queue entre les jambes, sans gambader de joie, d'accord, un peu méfiant, mais qui tendait tout de même la tête à la main caressante. À cette différence que le chien ensuite, à la première caresse, semblait oublier la punition corporelle, alors que János ne s'est plus jamais remis de sa défaite morale, de cette humiliation, imaginée ou réelle,

qu'il avait passé vingt-quatre ans sous le même toit avec quelqu'un qu'en fin de compte il ne connaissait pas. Et surtout qu'il avait mal compris quelque chose, comme un enfant, et que dans cet état de méprise totale, il avait préparé pendant des années, en secret et avec amour, un cadeau d'anniversaire, une chose qui devait forcément échouer puisqu'elle était bâtie sur des fondements incertains.

À part ça, la Corse était vraiment merveilleuse, ou plutôt elle l'aurait été si la dépression n'avait envahi complètement János. Une dépression que j'ai provoquée bien malgré moi après notre arrivée à Ajaccio, et ç'a été la seule et unique fois de toute notre vie que je lui ai fait vraiment du tort, mais personne n'était au courant, personne ne l'a jamais su, nous deux exceptés, bien sûr.

À Ajaccio, nous avons loué une voiture, encore à l'aéroport, et nous avons pris la route le long des côtes, en direction de Porto où nous avions réservé une chambre pour les trois premières nuits. Ce n'est pas une très longue distance, une soixantaine de kilomètres, ce qui veut dire que vers cinq heures nous avions déjà gagné ces fameux rochers rouges, mais ne t'inquiète pas, ce n'est pas ça que je veux te raconter, je sais que tu les connais aussi. C'est là que nous avons quitté la première fois la voiture et aperçu presque en même temps non seulement ces merveilleux rochers pelés, cernés de broussailles de tous les côtés, mais aussi la mer dont les écumes fouettaient farouchement le mur aride du précipice, les vagues moutonnées qui explosaient vers le ciel, et derrière, le Monte Cinto et les autres crêtes tout enneigées, enfin le ciel bleu au-dessus de nos têtes, ce paisible, cet immensément paisible ciel dont le bleu immaculé signifiait alors pour moi le calme de l'infini. Une ou deux heures plus tôt, je me débattais encore dans l'avion, puis j'avais som-

nolé, accroupie en boule au fond de mon siège dans la voiture, János ne m'avait pas soufflé mot tout au long du trajet. Je pense que ç'en avait été trop pour lui. Sous le soleil de l'après-midi, l'ardent brasier paradisiaque de ces pierres rouges a complètement brûlé ce qui me restait encore de prudence, de mes efforts pour cacher mes désirs et constamment prendre garde à l'autre. Nous avons laissé la voiture sur la route, nous sommes descendus au bord du précipice, je ne faisais pas grand cas du maquis et de ses épines qui s'accrochaient à ma robe, et quand le nez s'est imprégné du parfum salé des algues, j'ai senti pour la première fois de ma vie que mes pieds lâchaient comme d'eux-mêmes le sol, comme si mon corps avait perdu tout son poids, et il n'aurait fallu qu'un léger coup de vent dans le dos pour que je ne reprenne conscience qu'au-dessus de la mer, et qu'après une chute à pic vertigineuse, je glisse, je frôle à peine la surface de l'eau, comme les mouettes rieuses, puis hop! je reprenne de la hauteur, jusqu'aux étoiles. J'ai voulu faire un pas en avant, mais comme souvent en rêve lorsqu'on me poursuit et on s'approche menaçant de moi, je voudrais crier, mais aucun son ne sort de ma gorge, je voudrais m'enfuir, mais comme paralysée je suis incapable de seulement lever le pied, j'attendais immobile que quelque chose m'arrive, quelque chose de merveilleux, mais rien. Alors je me suis penchée lentement en avant comme pour me coucher sur l'air devenu gélatineux autour de moi. Au moment même, János m'a agrippée et tirée en arrière avec une telle violence que nous sommes tombés tous les deux sur le dos, dans les buissons, au milieu des pierres. Il était hors de lui, je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

– Mais t'es complètement folle! C'est pour ça que t'es venue ici? C'est pour ça, merde, que je suis venu ici? Mais qu'est-ce que tu as, nom de Dieu!

Puis sans attendre ma réponse, d'ailleurs qu'est-ce que j'aurais pu dire, il m'a laissée là, par terre, au milieu des pierres, a regagné la route et s'est assis dans la voiture. Lentement, avec peine, je me suis relevée et je suis restée encore un moment comme quelqu'un revenu d'un évanouissement. Je m'efforçais de me souvenir, ou simplement de réaliser ce qui s'était passé en moi. Un immense bonheur m'a inondée comme jamais auparavant dans ma vie. L'air était encore gélatineux autour de moi, et je ne pensais qu'à une chose, que j'étais toujours capable de le faire, que c'était encore possible. Alors qu'est-ce qui me retenait? Bonne question! Mais je me suis dit comme pour me consoler et ne pas perdre au moins l'espoir, que j'essayerais un jour, je me dois ça, il faut que je m'y mette le plus tôt possible, sans que personne soit témoin, il ne faut pas qu'il y ait des témoins.

Mon pauvre János n'a pas dû souffrir trop longtemps de sa dépression. Sa première attaque lui est arrivée juste trois semaines après notre retour, on l'a transporté aux urgences, mais ensuite il a pu encore rentrer. Je savais qu'il était inguérissable, je ne l'aurais pas sauvé même si je m'étais tuée tout de suite. À l'hôpital, personne ne comprenait ce qui s'était passé, moi en tout cas je n'y avais plus d'amis, à peine si on me saluait. Parce que, bien entendu, personne ne pouvait deviner ce qui s'était passé exactement, mais tout le monde convenait que j'étais seule responsable de ces infarctus, et pas l'alcool par exemple. De toute façon, j'étais aussi bien responsable de l'alcool, le bruit en a facilement trouvé le chemin jusqu'à mes oreilles. Le vrai dans tout cela c'est que j'ai surpris János plusieurs fois ivre de bon matin quand il allait au travail, et que plusieurs fois on l'a ramené à la maison en taxi. Ce qu'il a pu bien raconter ces jours-là aux uns et aux autres, notamment aux enfants, je n'en ai

aucune idée. Il est vrai aussi que le contenu de son armoire-bar a fondu à une vitesse incroyable, j'ai eu tout au long de cette époque relativement courte l'impression qu'il voulait, qu'il réussirait à la vider, qu'il ne voulait pas s'en aller en laissant des traces disons très personnelles après lui.

Lorsqu'on l'a emmené la seconde fois, je l'ai accompagné dans l'ambulance. Je me répétais sans cesse, s'il le faut, je reste des années au bord de son lit, et j'avais honte de cette idée gratuite parce que je savais qu'il n'en avait plus que pour quelques heures. Il est revenu encore une fois à lui, je n'oublierai jamais son regard. Il n'y avait dans ce regard ni reproche, ni haine, seulement une espèce d'étonnement ou d'émerveillement devant quelque chose, avec les yeux d'un enfant, grand ouverts, qui deux minutes après ne me verraient plus, moi, mais se perdraient dans l'infini.

Peu après l'enterrement, tu te rappelles, Péter est parti en Angleterre avec une bourse. Il avait encore fixé son plan de travail avec son père, János parlait parfaitement l'anglais, il se passait toujours de dictionnaire quand il écrivait quelque chose pour une revue, une communication pour un colloque. Un mois plus tard, il m'a envoyé une carte postale d'Australie, quelques mots seulement, comme quoi il allait bien et il ne voulait plus jamais rentrer, et que si je voulais le voir, je prenne mes ailes. Judith a abandonné la faculté, son ami hollandais l'a emmenée à Groningue, ils s'y sont très vite mariés. Une semaine avant, j'ai reçu de leur part un billet d'avion, si ça me chantait, je pouvais aller assister à l'événement. Je n'y suis pas allée. Depuis, je n'ai plus aucune nouvelle d'elle.

Je suis restée seule. La solitude a son charme, je me sentais vraiment à l'aise quand j'étais seule. J'appréciais particulièrement le silence, je l'écoutais, je le savourais, parfois j'ai

laissé tomber exprès quelque chose, juste pour entendre la différence. J'ai enlevé les piles de l'horloge, et j'ai pris un malin plaisir à constater qu'il affichait deux heures moins le quart quand il commençait déjà à faire noir dehors. Le bourdonnement du frigo lorsqu'il se mettait en marche m'irritait depuis longtemps, d'ailleurs je ne trouvais aucun sens à ce qu'on refroidisse un aliment ordinaire, à moins que ce ne soit sa nature même qui exige ce refroidissement, comme dans le cas des glaces par exemple, mais je n'ai jamais aimé les glaces. J'ai beaucoup apprécié aussi que tu n'aies rien trouvé à redire, à refaire, que tu ne voulais rien refaire ou changer quoi que ce soit quand tu es venue plus tard habiter chez moi. J'ai aimé te voir venir chez moi, une petite partie de János est revenue ici avec toi, tu ne m'as pas du tout dérangée, tu savais rester discrète, la maison était suffisamment grande. Bien sûr, tu n'es pas venue par pitié, ni pour chasser l'ennui, t'es-tu jamais ennuyée, toi? Tu n'es pas venue non plus poussée par ton sens du devoir de famille, laisse le magnéto, écoute-moi bien! C'était par curiosité, oui, tu as voulu savoir ou plutôt apprendre des choses, être sûre de certaines choses, m'épier et voir enfin de tes propres yeux ce dont tu étais, n'est-ce pas, au courant, mais que tu n'avais jamais voulu croire. Par contre, après la Corse, tu as compris, sans en connaître exactement le moindre détail, qu'il ne s'agissait pas là d'une fantasmagorie d'exaltée, tu connaissais suffisamment ton frère pour savoir qu'on n'aurait pas pu le mettre dans un tel état avec des idées fantaisistes. Tu n'as pas caché ta curiosité, tu m'as même fait mal une fois, lorsqu'un soir, sans autre forme de procès, tu m'as posé la question :

- Tu pourrais le faire maintenant?
- Je ne suis pas un numéro de cirque!

C'est tout ce que j'ai répondu, pas très gentiment, je crois, parce que plus jamais tu n'y es revenue. Pourtant moi, j'étais encore plus intriguée de savoir, non pas si je pourrais toujours le faire, comme tu disais, ce n'est pas une chose qu'on fait quand on veut, mais de savoir si j'avais encore la capacité de le faire, tu sens la différence? Mais comment s'en assurer? C'est ce qui me préoccupait tout le temps dans ma solitude, j'y réfléchissais sans arrêt, mais aucune idée sensée ne me venait à l'esprit. Instinctivement je devinais que ce n'était pas possible dans ma chambre, pas seulement à cause du manque d'espace, plutôt parce que bien d'autres circonstances faisaient défaut. On attend parfois en vain toute une vie que ces sacrées circonstances soient réunies, et on croit naïvement qu'il n'y a rien d'autre à faire que de les attendre tranquillement, patiemment, jusqu'à ce qu'elles soient réunies. Ça sonne bien, seulement en réalité il n'en va pas du tout comme ça. Parce qu'il n'existe pas de recette. Je suis persuadée, ce n'est pas comme prendre un peu de ceci et un peu de cela, et quand tu as tout ce qu'il faut, tu peux y aller. Tout ce que je savais, moi, écoute-moi bien, c'est qu'on n'a pas besoin d'ailes pour le faire, d'autre part qu'il ne suffit pas d'avoir envie de voler un peu, on ne s'élève pas comme ça dans l'air. Dis, tu te rappelles comme nous étions folles, jeunes filles, qu'est-ce qu'on a rigolé quand on a pris nos vélos pour aller nous souffler des secrets à l'oreille dans la petite forêt d'à côté, et puis une fois je t'ai dit : tu sais, je crois que je pourrais m'envoler si je voulais. Tu te tenais les côtes de rire, puis tu as eu des tas d'idées de plus en plus géniales, dont la plus sérieuse était de retourner au coin du boulevard, près de la forêt, voir le vendeur de glaces, que je lui demande deux boules, et que je m'en aille tranquillement sans

payer, et quand le type courrait après moi, hop! dans l'arbre. On imaginait la tête qu'il allait faire, et la forêt retentissait de nos gloussements de petites idiotes.

Je voulais te dire simplement qu'en réalité, je n'avais aucune idée du moment où il serait possible de réaliser ce que j'avais dans mes tripes, mais j'en avais le pressentiment, je pense que nous avons tous ce genre de pressentiment comme certains animaux d'un tremblement de terre. Mais à ce moment, il ne tient qu'à nous d'y aller ou pas, d'oser ou pas, car si on se met à peser le pour et le contre, l'occasion se volatilise, tout reste comme avant, à part un goût amer dans la bouche, qu'il n'est plus possible de rincer.

Je ne sais pas ce qui m'a prise ce dimanche-là. Comme tu étais partie, je ne trouvais plus ma place, pourtant j'aimais bien être seule, je te l'ai dit. Je me suis mise à faire le ménage, juste pour passer le temps, et puis une fois sur le balcon pour secouer le chiffon, j'ai eu l'impression que l'air commençait à s'épaissir autour de moi. Un moment j'ai été comme paralysée de joie, puis je me suis précipitée dans la salle de bains, j'ai quitté mes vêtements, j'ai pris une douche, sans me sécher ensuite les cheveux, mais sans oublier pour autant de m'appliquer des crèmes et des couleurs, puis j'ai enfilé ma robe de coton indien, celle que tu aimais aussi, et je suis retournée sur le balcon. La pression et ce bourdonnement de transformateur ont cessé dans mes oreilles, l'air me semblait un peu plus fluide qu'un quart d'heure auparavant, mais je me disais : j'attends tranquillement, ce n'est pas le moment de brusquer les choses, j'ai tout mon temps. J'ai enlevé les mauvaises herbes des pots de fleurs, les feuilles sèches du géranium, j'ai vu que la peinture blanche était boursouflée à un endroit sur la porte du balcon, j'ai appuyé avec mon doigt, la bosse a craqué, de

minuscules morceaux de peinture sont tombés, découvrant à nu les veines jaunâtres du bois vieilli. À bien regarder la porte, je me suis rendu compte qu'il y avait des bosses, des craquelures, des taches jaunes à peine visibles partout. Je suis passée à l'autre coin du balcon, j'ai tâté l'air. Rien. Bien sûr, puisque la place en bas était pleine de gosses, presque tous les bancs occupés. Comme ça, ce n'est pas possible. Il faut attendre la soirée. Neuf heures passées, je ne pouvais plus attendre. J'ai traîné une chaise, je suis montée sur l'appui, j'ai fermé les yeux et je me suis étendue sur l'air.

Ce matin, pour la première fois, j'ai repris conscience. On ne m'aime pas dans cet hôpital, on m'a dit que je n'avais pas beaucoup d'espoir de rétablissement, et que je pouvais être contente de rester en vie. Je n'en suis pas contente, je ne veux pas. Il n'y a plus rien en moi, je me sens vide comme un arbre pourri à l'intérieur, comme un bouleau brûlé par la foudre. On peut lui injecter tous les produits-miracles du monde, il n'aura plus ni bourgeon ni feuille, le moindre vent le couchera par terre, tôt ou tard. Peut-être, si je m'étais élancée de plus haut, d'un étage seulement... On vient.

Traduit du hongrois par André Doms et l'auteur.



GENEVIÈVE DECELLES

Arbre



J'AI OUVERT LES YEUX. Huit heures venaient de sonner.

C'était samedi. Je suis resté au lit le temps de visionner le rêve que je venais de tourner.

*mon bras s'allonge s'allonge il projette ma main au loin
mes doigts effleurent le paysage ils soupèsent les nuages ils
déplacent les montagnes*

J'ai repensé au personnage de Paul dans *Les Météores* de Tournier. Il a parcouru le vaste monde à la poursuite de son frère-pareil. Alors qu'il est sur le point de toucher au but, il lui faut emprunter un tunnel très fragile. Un désastre survient. Paul se retrouve cloué au lit, amputé de ses membres gauches. Avec le temps, il prend conscience qu'au travers de ses plaies, son âme cherche à se déployer. Un jour, il a peine à y croire, son bras apparemment absent émerge, grandit. Jusqu'à franchir l'embrasure de la fenêtre. Paul est transporté de joie. Il accède au jardin qui fut le théâtre des jeux de son enfance. D'une main invisible, mais sensible, il effleure herbes et champignons.

J'ai quitté mon lit, fort de ces images, l'esprit souriant. J'ai enfilé la robe de chambre que j'avais pris soin, la veille, de placer à portée de ma main.

Je me parlais à voix basse, comme je le fais souvent quand je suis seul, pour soutenir ma confiance. Une heure pour me préparer, ça ira... Quand Mathieu arrivera, je serai prêt... J'étais déterminé à tout faire pour que notre excursion en forêt, la première depuis mon accident, se déroule aussi bien que possible.

En rassemblant mes articles de toilette, je bénissais ce Mathieu qui avait su deviner qu'une sortie de ce genre pouvait encore me plaire. Au moment d'ajuster la température de l'eau, je me suis accordé quelques instants de rêverie. Je l'ai laissée couler entre mes doigts, légère, sinueuse.

La forêt de Brabant... Ma pensée s'y baladait déjà.

un ruisseau murmure son parcours j'entends ses cas-
cades légères sur des cailloux imprévus soudain il dis-
paraît troublante perte soudain il ressurgit
il murmure à nouveau je suis tout oreilles
un ruisseau m'appelle je m'y trempe les doigts
l'eau est fraîche et taquine je la retiens un peu elle
épouse ma paume elle frémit je la laisse filer elle est libre
et je l'aime

Quand est venu le temps de me raser, j'ai remis mon attention bien en place. Le blaireau était froid au creux de ma paume, mais je trouvais plaisir aux caresses de ses soies sur mon visage. Puis j'ai senti la lame du rasoir frôler ma joue, mon menton, ma gorge. Cette tâche complétée, j'ai remercié mes mains qui, vigilantes, s'en étaient acquitté sans incidents.

Il fallait aussi que je me peigne. Quelques mouvements réflexes. Mes doigts ont couru le long de la raie : elle était droite.

J'ai poursuivi ma routine matinale en manipulant chaque objet avec soin. Depuis que j'ai cru perdre la vie, j'ai de la tendresse pour tout ce que je touche. J'ai ensuite rangé chaque chose à sa place bien précise. Plus que jamais, mes habitudes de vie très ordonnées sont précieuses.

En traversant le salon, je me suis heurté au tabouret. J'ai maugréé un peu. Mais dans la cuisine, où tout est pratique et facile d'accès, j'ai retrouvé ma bonne humeur. J'ai préparé du café. Un mélange corsé que j'avais acheté quelques jours auparavant sur les conseils de Roxanne. L'appartement s'est transformé en une immense narine caressée par des effluves que je dirais cuivrés. L'odeur m'enveloppait. Comme une présence. J'ai repensé au personnage de...

J'ai cru entendre mes proches, la veille, jadis, tant de fois, me dire : « Tu vis beaucoup trop dans les livres... »

Et je me suis entendu leur répondre, une fois de plus : « Avoir un corps n'est pas la seule façon d'exister. Les amis que j'ai dans les livres n'en ont peut-être pas, mais Dieu ! qu'ils m'aident à vivre. »

Don Quichotte. Vendredi. Marcel. Alice. Mes proches, tour à tour selon les jours...

Et Jean-Baptiste Grenouille, le héros de Süskind dont l'odeur du café venait de me redonner la présence. *Le Parfum...* Le dernier roman que j'ai pu lire tout d'un trait. Le dernier livre que j'ai lu avant de...

Je me suis retrouvé au bord de la mélancolie.

Roxanne... Que j'aimerais la voir.

L'autre fois au bistro, quand nous avons goûté cette mouture, le bol était sans intérêt. Tandis que... Chez moi, la tasse participe à la fête. Une anse accueillante, un galbe généreux. Une porcelaine qui laisse sentir la chaleur du breuvage tout en la tempérant. Je l'enveloppe de mes mains. Je l'approche de mes lèvres. Doucement.

L'arôme de ce café est exquis. Sa couleur... Roxanne dit que c'est la plus belle qu'elle connaisse. Elle me l'a décrite en parlant des lueurs de l'arcanson. Son goût... Il me met sur la langue des mots qui sont à la fois tendres et rugueux. Comme des écorces.

*je touche les arbres leur corps leurs reliefs celui-ci est
un chêne voilà un érable ici un sapin son odeur ses
aiguilles je touche les arbres voici un tronc aux pelures
qui frisent c'est un bouleau on le dit blanc*

*je touche les arbres voici un tremble je l'enlace à bras-
le-corps sa peau sous mes doigts est discrète presque lisse
mais vibrante sa couleur est sa couleur je ne saurais dire*

Mathieu, lui, est un expert dans les descriptions de nature. Il sait dire toutes les nuances des bruns et des gris. Il sait parler de luisance, de matité. Il peut nommer tous les verts, les jaunes, les rouges et les orangés. Il décrit les contrastes, les dégradés. Il commente les audaces et les douceurs de l'arc-en-ciel. Inestimable ami!

Un bruit de porte en provenance de l'appartement d'à côté m'a ramené chez moi. Inutile que ma main cherche ma montre, je devine qu'il sera bientôt neuf heures. C'est que je connais bien les habitudes de mon voisin. Tantôt, il reviendra avec journaux et croissants. Il m'a confié que c'est de cette façon qu'il célèbre les samedis.

La rue peu à peu s'est animée. Des portières de voitures. Des moteurs. Je me suis dit : heureusement, tout à l'heure les sons seront plus beaux.

*j'entends les feuilles craqueler sous mes pas à droite un
bruissement d'ailes à quel oiseau aurais-je fait peur je ra-
lentis le pas au loin un écureuil qui émet je ne sais quelle
phrase les feuilles sous mes pas j'ai le temps*

*j'ai le temps de humer les parfums sauvages j'ai le
temps de capter les frémissements quelque chose a bougé
serait-ce un loup serait-ce un lièvre est-ce un renard
est-ce*

Le téléphone a sonné. Mathieu m'annonçait un retard.

En attendant, lire un peu. Patiemment. Attablé. Les mains posées devant moi.

Le monde de Lewis Carroll m'attendait. Je voulais retrouver le passage où Alice peut modifier sa taille comme bon lui semble, grâce au champignon que lui propose un ver à soie.

Alice était sur le point de pénétrer dans le merveilleux jardin, elle s'apprêtait à franchir la porte dans le tronc de l'arbre... lorsque Mathieu a frappé à ma porte, tout en se nommant. J'ai reconnu sa belle voix grave.

En entrant, il a dit : « C'est un peu sombre ici... tu permets? » Le bouton de la lampe a fait son déclic. Aussitôt, Mathieu s'est excusé : il venait de voir le tabouret que la veille il avait omis de remettre à sa place, près du fauteuil gris-chat.

J'ai proposé que nous passions à la cuisine. Boire un café. Prévoir le trajet de notre randonnée. Savourer un bonheur de préambule. Une sensation de temps originel.

Au moment de quitter l'appartement pour gagner l'ivresse des bois, Mathieu a vérifié si tout était éteint.

Moi, j'ai pris ma canne.

Aux yeux d'autrui, je sais, elle est blanche.

o o o

C'était dimanche. J'étais en compagnie de Roxanne.

Beaucoup d'autres gens avaient choisi le même verger que nous. Des hommes et des femmes qui parlaient d'escaliers, de paniers, de boisseaux. Des enfants aussi, qui clamaient leur surprise devant tant d'arbres sagement alignés, devant tous ces géants lourds de couleurs et de fruits.

L'air était frais, mais le soleil était de la partie. D'invisibles rayons réchauffaient tantôt ma joue droite, tantôt ma joue gauche. Roxanne et moi, nous nous promenions, serpentant librement à travers les arbres et les invités.

Était-ce un rêve?

Nous nous promenions. De temps à autre, ma canne effleurait un fruit tombé. Nous bavardions. De tout, de rien, de nous. Des chants d'oiseaux nous accompagnaient. Roxanne me tenait la main. Pour une première fois, je m'y prêtais. Longtemps, je me suis dérobé à la sienne. J'ai si peur de la perdre, un jour, une nuit.

J'ai si peur de tout ce qui meurt. De tout ce qui périt. De tout ce qui vous quitte, après vous avoir comblé.

Nous déambulions, heureux. Roxanne me commentait toutes les formes, tous les mouvements. Comme nul autre ne pourrait le faire. Les formes, les mouvements : sa passion. Son art, son labeur quotidien.

Nous nous tenions la main. Le fond de l'air était frisquet mais les mots nous gardaient bien au chaud. Nous avons parlé saisons, musique, rêves. Roxanne a aussi parlé de son enfance. Elle a fredonné une histoire de pommier. « Michaud est tombé... » J'ai chanté avec elle : « Ah! Relève, relève, relève! Ah! Relève, relève, Michaud! » Nous avons ri de bon cœur. Comme des enfants.

Et moi, j'ai pensé à Michaux. Avec un x. Henri Michaux. Le grand. Je me suis rappelé ma joie en découvrant sa voix la première fois... « *Je mets une pomme sur ma table. Puis je me mets dans cette pomme. Quelle tranquillité.* »

C'était dimanche. Nous nous promenions. Roxanne et moi. Tendrement.

Je lui ai parlé des livres. Roxanne sait bien que quand je lui parle des livres que j'aime, je lui parle aussi de moi.

Les livres. Qui plus que jamais me sauvent. Même si désormais je ne peux les lire qu'à tout petits pas.

Je lui ai parlé des personnages que je fréquente. De ces gens que j'ai toujours aimé sans même les voir. De ces amis qu'à tout moment, je peux à loisir rencontrer.

Je lui ai aussi parlé des textes que je vais peut-être...

« Je vais peut-être... » En lui disant, j'y croyais davantage. « Écrire... » Rassembler mes images, mes mots. Révéler ce qui m'habite depuis que je ne vois plus. Dire l'étrange univers que je découvre. Donner à voir ce que perçoit un être sans regard.

Roxanne, elle, m'a parlé de ses projets. De l'hiver. Des œuvres auxquelles elle travaille. Avec ferveur. Et d'une exposition qu'elle fera peut-être. Au printemps.

J'ai parlé du bonsaï que je rêve d'avoir chez moi. Pour pouvoir toucher la forme entière du mot arbre, les jours où j'ai trop mal de ne plus voir.

Arbre : la forme qui me manque le plus depuis que j'ai perdu la vue.

Roxanne a dit : « Mais tu n'as pas perdu la vie. » Elle m'a parlé d'un autre grand. D'un autre Henri. De Matisse. Qui, en un temps où il redoutait de perdre la vue, s'est mis à l'étude du violon. Pour offrir à sa sensibilité un autre mode d'expression.

J'ai décrit le jardin miniature que je rêve d'installer aux côtés de ma fenêtre et de mes livres. J'ai parlé des beaux cailoux que j'y placerai. Et des promenades qu'à dix doigts j'y ferai.

Quand j'ai parlé des êtres imaginaires qui pourraient y vivre, Roxanne a proposé de leur modeler une forme en fil métallique. Dans mon jardin, des petits personnages.... Des figures cursives que je pourrais apprivoiser, comme des mots, du bout des doigts!

Une fois de plus j'ai pensé à Michaux. À ses *Épreuves, exorcismes*. J'ai repensé à la troublante fois où le narrateur se retrouve creusé d'espaces vides, abominablement ouvert de toutes parts à des petits hommes en fil toujours prêts à passer...

Oui, je vis beaucoup dans les livres. Je sais. Trop, disent certains. Je sais. Mais qu'on se le dise : je ferai tout pour que cela demeure possible.

Roxanne et moi avons reparlé d'un film que nous avons vu ensemble. C'était avant la fois de mon vitriol. Nous étions dans un musée. Des sculptures d'Henry Moore s'offraient à nos yeux. Des corps généreux. Des masses. Des vides. Éloquents. À nos côtés, quelques visiteurs les découvraient à pleine paume. Des visiteurs aveugles. Qui appréciaient la beauté à fleur de peau.

Peu à peu le soleil s'est fait discret. Nous marchions presque en silence. Roxanne était tout près de moi.

Entre les lignes de sa main, j'ai lu des mots d'amour.
La chair se faisait verbe.

J'étais songeur. Nous avons philosophé un peu.
Notre vie s'écrit.

Sommes-nous les personnages d'un livre? Sommes-nous d'autres Jacques sous la plume de quelque Diderot?

Aux yeux de quelqu'un, sommes-nous immortels?

o o o

Nous marchions, doucement. Les voix d'enfants ne nous parvenaient plus. Nous étions aux limites du verger.

Roxanne m'a entraîné sous des branches. Mon corps devinait le geste de son bras pour protéger nos yeux.

Nous nous sommes retrouvés enlacés à un arbre.

Il me semblait entendre la voix de Reggiani chanter « la joie solide et fière d'exister ».

Je sentais rôder des odeurs de café, de croissants, de papier. Des effluves de vie retrouvée.

Roxanne a guidé ma main vers la rondeur d'un fruit. Un fruit que je ne saurais voir.

o o o

Dimanche, pour une première fois, j'ai dit :
« Avoir un corps est une belle façon d'exister. »



Illustrations de l'auteure.



DAVID DORAIS

Une nuit attique

IL MARCHE SUR LA ROUTE SABLEUSE, la nuit, sans s'inquiéter. Il faut bien qu'il soit ou un marchand sûr de lui, n'ayant pas peur de se faire arrêter par des archers royaux, ou un brigand endurci ne craignant ni les loups ni les sorciers qui s'abritent dans la forêt pour tisser leurs sorts. À sa gauche, les grands arbres chuintent dans le noir. Ils profitent de ce qu'on ne voit aucun d'eux pour secouer leurs feuilles minces méchamment et faire grincer leurs troncs sur son passage. À sa droite, il y a un grand fossé, puis ensuite, des buissons épineux qui lui vont jusqu'à la taille. Il avance vite, la nuit semble être un jour pour lui tant elle est diaphane et légère. On dirait que ses sandales ne touchent pas terre, tant sa marche soulève peu de poussière. Son bâton à la main, il le plante dans le chemin pour mieux progresser.

Je marche derrière lui. Je ne sais pas très bien pourquoi. Je l'ai croisé sur la route au coucher du soleil et il avait l'air si assuré que je n'ai pas hésité à lui emboîter le pas pour me mettre sous sa protection. Son visage, malgré sa grande taille, est presque juvénile et se dresse comme une proue dans l'air frais de la nuit. Son regard est tellement ferme qu'on dirait qu'il a la tête protégée par un vaste casque de guerrier. Ses cheveux sont de petits fils de soie jaune comme les blés d'Argolide. Je

le distingue mal dans l'obscurité, mais je garde mon regard fixé sur son bâton qui brille légèrement et qui bat dans l'air comme un pendule. Sa présence est étrangement rassurante, même réconfortante. Lorsque la noirceur m'effraie, j'accélère le pas et viens me blottir plus près de lui.

Soudain, nous entendons un long sanglot émerger à notre droite. La personne semble s'étouffer dans ses pleurs, car ils sont entrecoupés de toussotements et de respirations trébuchantes. C'est un long ululement de désespoir, une plainte si douloureuse qu'elle fauche les ronces. Nous avançons sur les broussailles et nous trouvons, derrière un bosquet, dans une clairière au bord de la mer, un être seul, vêtu d'un long vêtement à plis. Il est assis sur une roche, près d'un feu gris cendrex. Il a les coudes posés sur les cuisses et la tête dans les mains. Ses doigts s'entremêlent avec ses cheveux, il se masse la tête avec lenteur puis violence. Il a le visage renversé contre son torse creux et ses cris semblent sourdre d'un caveau profond. Mon guide lui met la main à l'épaule, se penche sur lui et demande avec sollicitude :

« Pourquoi cette tristesse ?

– C'est que le soleil s'est couché tout à l'heure.

– Il le fait tous les jours.

– Mais cette fois, j'ai peur qu'il ne se lève plus jamais. »

Mon ami reste silencieux.

« Peut-être qu'il n'y aura plus de demain, peut-être qu'on espérera toujours voir l'horizon pâlir un peu, mais qu'il restera massif comme du jais. J'ai peur que le soleil ait disparu pour de bon. »

Mon ami a un sourire et lui dit :

« Moi, je te parie qu'il se lèvera demain matin, et qu'il fera clair, en une aurore glorieuse. »

Pour patienter jusqu'au lever du soleil, dit-il, et pour le consoler de sa peine, il propose de jouer de la lyre. C'est un instrument qu'il a inventé. Un instrument bizarre et biscornu, fait d'une carapace de tortue sur laquelle sont tendus des fils de lin tressés. Mon ami s'assoit par terre, les jambes croisées, et par sa seule présence, le feu semble s'aviver un peu. Soudain, dominant le bruit grondant de la mer, qu'on ne voit pas mais qu'on sent tout près, le clapotis d'un petit ruisseau parvient à mes oreilles. Il est clair et rafraîchissant, il soulage comme lorsqu'on boit, lors d'un après-midi ensoleillé, d'une gourde d'argile poreuse qui a conservé l'eau glacée. Ce ruisseau provient de la lyre de mon ami. Il la porte comme une amphore entre les mains, de laquelle il s'épand des flots d'eau sucrée. Mais l'étranger, comme une roche, s'appesantit et tombe au fond du ruisseau en laissant couler l'eau sur son dos dur.

Mon ami, voyant cela, s'arrête de jouer. Il range son instrument dans son sac et en ressort un autre. C'est un instrument à corde unique, tendue sur un support de bois courbé; c'est un arc. L'arc brille d'un éclat argentin contre le fond glauque que forme l'océan. Mon ami en tire la corde avec facilité, comme s'il tissait, et il la relâche en produisant un son rapide et moelleux. Il l'a tâté, il semble satisfait. Il charge une flèche sur son arc. Se retournant prestement, il avise le cœur d'un arbre gris et la flèche vient se ficher au centre du tronc. Il ouvre son sac à nouveau, ramasse trois flèches. Elles viennent se planter aux limites de la clairière, définissant un grand cercle qui nous protège. Puis les flèches se multiplient sur l'arc, elles saillent en des milliers de rayons lumineux. Les traits viennent épingler chaque brin d'herbe, ils se plantent au bout de chaque branche, ils s'élancent vers chacune des vagues de l'océan. La nuit scintille de brins de paille, comme si l'on

battait les blés et qu'une kyrielle de cosses pleuvait sur nous en larmes scintillantes. Mais l'étranger reste morne, le regard fixé au sol; les flèches de lumière ne font palpiter que plus d'ombre sur son visage.

Mon ami dépose son arc à terre, sa forme se moule dans le sable. Ses flèches semblent s'être dissoutes, leur lueur s'est résorbée et il ne reste encore que le battement lugubre de l'océan. L'étranger ne cesse de pleurer et parfois même il gémit de terreur. Sortant de la forêt avec une gerbe de plantes dans les mains, mon ami trace de son bâton un cercle sur le sol, l'incluant lui et le petit feu rougeâtre. Il se met à chanter, pas d'une voix douce, mais lointaine, comme le vent qu'on sait souffler sur les vagues au large. Il plonge la tête des plantes vers les mèches du feu. Elles fument beaucoup, une fumée épaisse couleur de glaise. Puis elles s'éteignent et ne se mettent qu'à rougeoier un peu, une petite trace orange qui avance entre une bande noire et une autre vert olive. Elles se consomment lentement. Mon ami retire de sa poche quelques feuilles d'aspect coriace et les met sous ses molaires. Il prend des cailloux blancs dans son poing, les projette vers le haut. Leurs traces semblent se figer dans l'air, au point le plus haut de leur trajectoire : des formes fantomatiques, évanescentes. De petits pépins transparents, qui flottent dans l'air; leurs fruits sont absents, mon ami en a dévoré la chair rouge pour s'élargir les yeux. De ses yeux il saisit la bordure de la mer, la replie sur elle-même et découvre derrière une encoignure blanche dans laquelle se déploie des volutes légères comme du miel. C'est comme un renforcement, une forme concave qui signale qu'il y a de l'autre côté une figure en relief, une rondebosse tout en saillie. Et mon ami sait voir quels sont ces dessins de l'autre côté. Il nous dit :

« Le soleil se lèvera demain, c'est écrit à la base du trône de l'Olympe. »

Mais l'étranger pleure encore, et son soupir vient troubler la blancheur du regard. Elle chancelle, se replie plusieurs fois sur elle-même et finit par disparaître, rendant sa noirceur au paysage nocturne. Nous nous asseyons tous, un peu plus moroses. À mesure que le temps passe, les pleurs se font des cris, puis des hurlements. L'étranger s'effondre autour de lui-même et ses gémissements détruits nous parviennent de sous un amas de briques. Il est vrai que le ciel est toujours noir, comme de la poix, et pourtant, je suis sûr, moi, que le soleil se lèvera demain.

Soudain, comme l'huile s'enflamme près d'un brandon, toute la voûte se colore d'une grande nappe rose orangée. Je n'ai fermé les yeux qu'un instant et lorsque je les ai ouverts à nouveau, les cieux avaient rougi de plaisir, leur peau de marbre avait rosé d'un soudain accès de sang. « Il fera clair en une aurore glorieuse », avait dit l'étranger. Nous tournons nos regards vers le large grand ouvert et le soleil surgit avec majesté. Et le soleil, c'est la tête de notre ami, une vaste tête, un globe énorme qui domine l'horizon de son sourire. Ses cheveux d'or s'éparpillent autour de son front en des rayons frémissants. Son visage immense contemple la mer, et nous contemple aussi. Pour l'embrasser dans toute sa gloire, il faut que notre regard s'étende à l'infini; lui, pour nous voir, consent à se pencher sur nous. Son visage flotte immobile au-dessus de la mer, nous nous regardons en un face-à-face intime, et dans ses yeux il semble qu'il rit aux éclats de notre surprise.

Nous nous levons, reprenons la route et, tournant le dos au soleil, nous laissons nos ombres nous guider.



RADMILA ZIVKOVIC

Les vendredis

JE LUI AI TÉLÉPHONÉ AUJOURD'HUI.

J'ai vu mon corps trembler, j'ai entendu mes mots se taire. Les scènes d'une vie passée envahissaient mon bureau. Comme auparavant. Comme toujours.

Je l'appelle toujours d'ici. Lorsque les autres se dépêchent vers la tranquillité de leurs maisons, lorsque je sais que personne n'entendra ma voix hésitante, que personne ne verra un éclair étrange naître dans mes yeux. Je l'appelle, je l'écoute, je l'ignore. Je l'aime, je le déteste, je veux me rapprocher, je veux m'éloigner, m'enfuir pour toujours, m'abandonner...

Le passé revit, et ces mains sur mon ventre, ce passé au goût amer et ces caresses qui m'emplissaient de chaleur, l'envie de me coucher près de lui et de pleurer, l'envie de l'embrasser ou de le tuer... Pétrifié, je l'entends parler des printemps où le « nous » était plein de signification, je l'entends me parler de la solitude, d'une vie sans direction, je l'écoute, incapable d'éteindre sa voix, de renier le sentiment qui gémit par-dessus mon corps, qui coule dans mes veines. Incapable d'oublier, je l'écoute et je le déteste, moi, qui veux seulement revenir au passé et y rester enfermé, pour toujours, dans notre lit de bois, à jamais.

Je l'appelle chaque vendredi. Toujours, seulement le vendredi. Je n'aurais pas la force de revenir à mon bureau le lendemain d'une conversation. Je n'aurais pas la force d'y revenir tout de suite, un jour après, de voir ses mots envahir cet espace, de revivre le passé, de m'en souvenir.

Ainsi, je l'appelle le vendredi. Les deux jours que je passe hors de mon bureau me permettent de me reposer, de m'enfuir, de donner la chance à ma femme de me soigner. Bien qu'elle n'en sache rien, elle joue parfaitement son rôle. La clarté de son regard, la tendresse de sa voix, l'élégance de ses mouvements m'obligent à vivre mon présent. En ne cessant d'attendre le vendredi suivant.

J'adore ma femme. J'adore la sentir près de moi, la voir le matin, abandonnée au sommeil, pendant que la paix intérieure, le bonheur d'être avec moi, la tranquillité de nos journées rayonnent de sa peau. Enivré de savoir qu'elle est mienne, je me dis qu'elle le sera à jamais, ici, dans ce lit, si chaleureuse, si confiante, emplie d'amour et de musique. Je l'adore, je me déteste... Victime de sentiments contradictoires, j'attends le vendredi où je jouerai encore le même jeu, où je serai loin des remords, où je voudrai sentir les touchers brûlants de quelqu'un d'autre, ses caresses et son haleine, ensommeillés...

Ma femme connaît mon passé. Je lui ai tout dit. Je lui ai raconté toutes ces années remplies d'incertitude, de fuite, de peine. Je lui ai parlé de tout sauf de cette personne, sauf du sentiment étouffant que produisent ses mains, sauf de la langue et de l'horreur. Sauf des années d'errance.

Aujourd'hui, j'aimerais tout avouer. J'aimerais faire sortir tous les mots, tous les souvenirs, toute la folie qui fait arrêter ma vie chaque vendredi. J'aimerais tout dire, me débarrasser de la croix que je porte, effacer le signe gravé sur mon

front. Pourtant, elle ne comprendra pas. Elle pleurera, me soupçonnera, me dira que tout était mensonge, que je n'ai jamais été sincère puisque je n'ai pas avoué cela auparavant.

Ainsi, je me tairai. Pour le reste de mes jours. Pour tous les vendredis de ma vie, pour les printemps passés près de quelqu'un d'autre, pour les souvenirs qui me pourchassent, pour ses mains, pour la beauté de son corps. Je me tairai et j'essayerai d'oublier. Conscient que je ne réussirai jamais à faire autrement, que j'aurai hâte de l'entendre me parler de nous encore une fois, ce vendredi, et le vendredi suivant, et le vendredi suivant et... le vendredi suivant... je me tairai, j'essayerai d'oublier.

Cette autre personne, elle est mon enfer et mon paradis. Mon amant et ma seule famille. Ma faiblesse et l'unique source de ma force. Passé, présent, avenir. L'horreur... Et le désir.

Ma femme, par contre, n'apporte pas de noir. Elle est faite de rire et de lumière, de tendresse et de joie. Ensemble, nous régnons sur le monde. C'est la raison pour laquelle ces vendredis me hantent, m'étouffent. C'est la raison pour laquelle j'ai l'impression que j'exploserai, m'envolerai, disparaîtrai.

Mon passé est si lourd. Les vendredis de mon présent le sont encore plus.

o o o

Je sais que mon mari cache quelque chose. Je le connais suffisamment pour pouvoir affirmer cela.

Son secret doit être terrible s'il n'ose pas se confier à moi. Ainsi, j'attends qu'il rassemble ses forces, qu'il se décide à m'en parler. Naturellement, j'ai peur. Je ne sais pas à quoi m'attendre ni comment l'aider. L'amour ne suffit pas, cela devient évident. S'il suffisait, mon mari me dirait cela. Pourtant, il hésite.

Je le vois marcher énergiquement, s'approcher de moi, avec une décision dans ses yeux. Je ne dis rien, j'attends. Mes réflexions s'arrêtent, ma respiration est coupée, mes mains sont prêtes à tuer ses souffrances. Et au moment où sa bouche semble prête à avouer le secret, il renonce. Mon mari me demande si je veux aller me promener, si je veux prendre une tasse de café, si j'ai envie d'aller au cinéma.

Ses yeux racontent pourtant des histoires différentes. Je ne les comprends pas, ne sachant pas comment décoder leur langue chiffrée. Alors, l'attente continue, son silence aussi.

Le plus étrange, c'est que tout cela n'arrive que le vendredi. Durant la semaine, il sait plaisanter, être tendre et gentil. Mais le vendredi, chaque vendredi, il revient fatigué, vieilli, vulnérable. Sa voix s'éteint, ses yeux reflètent l'horreur et une tendresse surprenante, mais une tendresse qui ne m'est pas adressée. Je vois que, vendredi, je n'existe plus. Il est loin, vit ailleurs, s'abandonne à son secret.

Pourtant, c'est le vendredi que je l'aime le plus. C'est le jour où il éprouve un besoin déchirant d'être aimé, protégé, caressé. Et je suis ici pour lui. Je le serai à jamais. Car j'aime l'avoir près de moi, j'aime l'odeur de ses cheveux, de ses mains. J'aime ses mots et ses silences. Je l'aime. Toutefois, son secret me tourmente. Ce n'est pas de la curiosité. Je veux connaître son secret pour pouvoir l'aider. Bien que, de temps en temps, je pense que je ne voudrais rien savoir, rien entendre, rien découvrir. Son secret doit être terrible. J'en ai peur.

Les vendredis... J'aimerais les effacer, les nier, les interdire. J'aimerais les faire sortir de notre vie, les oublier à jamais. Les yeux de mon mari devraient sourire, plaisanter, aimer la vie. Les vendredis étouffent tout cela.

Mon petit m'appelle chaque vendredi.

Les autres jours de la semaine n'ont pas d'importance. Les autres jours de la semaine ne sont qu'existence. Un coup de fil redonne vie à mes heures mortes, l'espoir à mes regards fatigués. Ce coup de fil me fait rire encore, aimer le lit de bois qui restera à jamais vide. Un coup de fil, c'est tout ce que je demande, tout ce à quoi j'aspire, tout ce dont j'ai besoin. Un coup de fil, chaque vendredi.

Aujourd'hui, il m'a dit qu'il n'appellerait plus, qu'il ne pouvait plus supporter le passé, les souvenirs, le désir. Qu'il aimait sa femme, qu'il ne pouvait plus se taire. Mais moi? Où suis-je dans tout cela? Nos printemps, peut-il les oublier? Peut-il les ignorer? Comment?

En l'entendant me dire cela... j'ai failli pleurer. Pourquoi ne plus m'appeler? Il s'est déjà enfui, il m'a déjà quitté, il m'a déjà trompé. Peut-il être si cruel et cesser de m'appeler, me priver de cette unique miette de joie qu'il me donnait encore?

Il n'avait pas de réponse, s'est tu. Je sais qu'il m'aime encore. Bien qu'il feigne de m'avoir renié, oublié. Bien qu'il dise aimer sa femme. Nos printemps étaient si beaux, si tendres, il n'a pas le droit de les salir, et il ne le veut pas.

Je sens sa lutte intérieure. Il veut se débarrasser du passé, mais il n'y arrive pas. Bien sûr. Ce passé est le meilleur temps de sa vie.

Aussi, il m'a dit qu'il se sentait abusé. Abusé? Par moi? Par moi qui suis son unique famille, son premier amour? Ses mains sur mes jambes, sur mon dos, subissaient-elles l'abus? N'aimaient-elles pas ce sentiment, ce tremblement, ce soupir? Abusé? Non, je ne peux pas comprendre, je ne veux pas comprendre. Pourquoi la honte, pourquoi l'horreur? Si deux hommes

s'aiment, s'ils aiment partager le même lit, où est la place de la honte, du remords? Il n'y en a pas. Ces sentiments n'ont pas le droit d'exister, de le tourmenter. Mais il n'est pas assez courageux pour affronter la réalité : mon petit passe sa vie à s'enfuir.

Ainsi, il parle de sa faiblesse, de ma bassesse. Il en parle à moi, à moi qui remplaçais son père. À moi qui ai été son père!

Je lui ai tout donné. L'amour et les caresses, la passion et la tendresse. Et qu'est-ce qu'il a fait? Il s'est enfui, m'a quitté.

Maintenant, il dit qu'il ne m'appellera plus. Ah non! Ça, je ne le permettrai pas. J'irai le trouver. Au bout du monde s'il le faut, j'irai. Même si mes jambes veulent se calmer, j'irai. J'ai droit à mes vendredis, j'ai droit à sa voix. Et il ne pourra pas se cacher. Mon amour est omniprésent, il ne le fuira jamais.

J'irai lui parler devant sa femme. Il devra décider. Il n'aura pas le droit de me renier. Et il m'appartiendra, encore.

o o o

Il est venu!

Je ne sais pas comment il a réussi à me trouver, et je ne sais pas pourquoi il a fait cela, je ne sais pas comment revenir à la maison, il m'a dit qu'il m'attendrait là-bas, et mon Dieu! qui sait ce qu'il a déjà dit à ma femme, et comment elle réagira. Maudit vieillard! Comment peut-il espérer que je le choisisse? Est-il conscient que nous attendons un bébé? Pourquoi me ruiner la vie encore?

o o o

Quel drôle de sentiment! J'ai fait la connaissance du secret de mon mari. Ce secret... il s'appelle Luc, a 66 ans. L'homme avec qui mon mari vivait auparavant, son autre père,

comme il le disait... couchait avec lui. Ils faisaient l'amour. Pendant trois ans. Ils se sont aimés. Luc dit que notre vie qui se déroule si loin de la patrie n'est que la fuite de mon mari. La fuite... Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi fuit-il? L'aime-t-il encore?

Étrange! Je devrais plutôt croire mon mari, pas un inconnu. Pourtant, je sais qu'il ne me ment pas. Luc m'a expliqué la vulnérabilité des vendredis, l'horreur et la tendresse qui règnent dans les yeux de mon mari, et... je comprends, maintenant. Bien sûr, je ne l'accuse pas. De telles choses peuvent arriver à chacun de nous. Mais je ne resterai pas ici, je n'attendrai pas son retour à la maison. Non.

Je vais le quitter. Maintenant, tout de suite. Pour toujours. Je ne veux pas que mon enfant me demande un jour pourquoi son père couchait avec un autre homme. Je ne veux pas partager mon enfant avec un tel homme. Bien que je l'aime. Bien que je le comprenne. Je le quitterai. Le bonheur de mon enfant est plus important que le nôtre ou le sien.

o o o

Mon petit n'est pas revenu chez lui. Il erre probablement, pensif. Apeuré. Il cherche des mots, des explications, des prétextes pour sa femme. Le pauvre, il ne sait pas qu'il n'a plus de femme!

Le choix, pour lui, n'existe plus. Le choix, il l'avait. Il pouvait continuer à m'appeler chaque vendredi. Il ne voulait plus. Maintenant, il ne lui reste que moi. Moi, et notre magnifique lit de bois. Les printemps qui viennent. Et le souvenir de quelques années perdues, mortes, passées loin de moi, en illusion.



GILBERT CHOQUETTE
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Une fiancée ambiguë

DEUX ANS DÉJÀ QUE SA MÈRE ÉTAIT MORTE. Deux ans qu'il avait hérité de l'immeuble de la Côte-des-Neiges, à part égale bien sûr avec son frère Jacques, l'ingénieur. Madame Laurenceau n'était pas femme à discriminer entre ses fils, même si sa nature et ses goûts personnels l'avaient toujours spontanément portée vers Vincent, le cadet, le poète.

Sitôt les obsèques célébrées, pour l'essentiel en présence de prospères relations de l'ainé, ç'avait été le notaire et les arrangements à prendre : d'abord l'administration confiée à la cousine Alberte qui s'y connaissait en matière d'immeubles à revenu et puis la décision subite de Vincent de louer pour lui l'un des deux locaux commerciaux du rez-de-chaussée qui allait se trouver libre en septembre. Depuis si longtemps qu'il rêvait d'une librairie! En attendant il terminerait son année de maître de français au collège Sainte-Croix où son départ ne ferait pas couler grand-larme même après dix ans, tellement il restait effacé. Au vrai, il s'était toujours senti au-dessous de sa tâche.

Se doutait-il que c'est lui qui finirait par regretter le plus ce départ? Une fois son congé obtenu – c'était au milieu du second semestre – une jeune femme fit son apparition au

département des lettres, celle-là même qui devait le remplacer à la rentrée de septembre : une débutante qui avait demandé à le suivre discrètement dans ses activités de professeur afin d'être tout à fait préparée lorsque viendrait son tour. Ce soir où il est seul chez lui, dans son petit appartement où règnent l'ordre et le goût qui le distinguent, Vincent revoit cette première apparition de Valérie dans la salle réservée à l'équipe des lettres : la porte qui s'ouvre tandis qu'il porte un mauvais café à ses lèvres, et lui qui lève les yeux machinalement pour apercevoir la bonne figure de M. Lanoix, le directeur du département, que suit immédiatement une autre figure, énigmatique mais pleine d'éclat, celle de la fée qui va lui succéder sous le nom de Valérie Derain. Présentations à la cantonade, explications à part pour Vincent touchant le rôle d'initiateur qu'il est appelé à jouer auprès de la nouvelle venue durant le temps qui lui reste. Oh ! quelques quarts d'heure, quelques minutes d'attention par jour... Cela s'annonçait un jeu d'enfant, comme allant de soi, une formalité. Pourquoi faut-il que ce rare visage puis, dès le lendemain, cet esprit trop rapide le poursuivent jusque dans sa chambre, où il travaille, où il rêve ?

De ces trois mois passés côte à côte, Vincent garde un souvenir béni, celui de quelques échanges aisés suffisant à combler une mémoire admirative. Celle qui se donnait pour une apprentie, il en a fait une collègue. Dans son bureau de professeur, il en est venu à lui confier des copies à corriger tant le jugement de sa protégée lui semble souverain, au point de le rassurer sur ses propres appréciations. Valérie, elle, prétend tout lui devoir. Mais le plus amusant sont les moments où la jeune fille s'infiltre dans la classe de français pour son « entraînement au cours magistral », ainsi qu'elle dit. Vincent doute de la nécessité d'une telle formation, surtout au vu de ses

défaillances de pion mal dans sa peau, mais le petit jeu de cet *incognito* lui fait passer les deux heures comme un éclair car il sent qu'il y a là, à l'écoute, une présence en harmonie avec sa pensée, il sent que ses développements ne font pas que tomber dans l'oreille d'une trentaine de sourds prêts à tous les tapages.

Vint le dernier jour de l'année scolaire qui allait marquer l'ultime revoir des deux collègues fortuits devenus amis tacites. Perspective de séparation qui déclenche chez Vincent la prise de conscience de la profondeur de son attachement :

– À présent que la comédie des leçons en l'air va finir, vous auriez peut-être bien une petite heure de liberté à m'accorder un soir de cette semaine, mademoiselle Valérie?

– Et pourquoi donc? Pour déjà nous revoir? demande l'autre sur un ton désinvolte et charmant. Mais si vous passiez plutôt à la maison? Voici l'adresse. J'ai un ami, je vous le présenterai.

Pourquoi le cœur de Vincent se fut-il troublé pour un jeunot peu redoutable? Or c'est un homme de près de quarante ans, en chandail, qui vint lui répondre, un homme en qui il reconnut tout de suite, au son de la voix gouailleuse, un ancien camarade d'école, brillant et cynique, perdu de vue depuis longtemps. À vrai dire, il n'avait jamais aimé ce Roger Aubé dont il se sentait éloigné par toutes les fibres de sa sensibilité. Drôle d'association avec Valérie! D'autant que Vincent, peu au fait des mœurs modernes, ne tarda pas à comprendre que les deux formaient un couple, qu'ils partageaient en amants le même toit. Roger, les pieds sur la table basse, rotait, pétait, ne cessait de faire remplir son verre par Valérie tout en racontant les dernières blagues du Palais de justice. Tant de délicatesse, tant de grâce, tant de culture offertes à ce pourceau, quel affreux dommage! quel supplice! Mais le petit bonheur d'être là

dans la compagnie de celle qu'il avait trois mois tenue pour une sainte, et qui l'était peut-être bien en effet, fit que Vincent réfréna toute expression de réprobation qui aurait pu trahir un ressentiment qui ne visait que Roger après tout.

— Valérie m'a conté que tu laissais tomber Sainte-Croix pour ouvrir une librairie? Elle est pas mal bonne celle-là!

Valérie intervint :

— Je t'ai bien dit par amour du Beau, mon chéri, pas des affaires, n'est-il pas vrai, Vincent?

Vincent secoua la tête en serrant les poings. De sentir les grosses pattes velues de ce malotru sur son cher projet était suffisant pour l'en dégoûter. N'était-ce donc pas assez que de les sentir posées sur cette jeune fille, cette amie qu'il s'était faite et qu'il n'avait connue que sous son jour le plus éthéré? N'était-elle pas son disciple par excellence? Par quel miracle à présent retrouverait-il le raffinement d'inclinations littéraires qui la tournait vers les plus purs poètes chez cet amant disgracieux, ce personnage grotesque, intelligent certes mais tout en destruction des valeurs que Vincent avait faites siennes?

De retour chez lui ce soir-là, les moqueries de Roger tintaient encore à ses oreilles. Car, effectivement, sacrifier le fruit de dix années d'enseignement collégial, même ingrat, mais avec les privilèges qui en découlent, y compris le trop rare bonheur d'un ou d'une élève touché par un poème choisi avec amour, en faveur de ce rêve d'une librairie à lui dont il ferait un véritable dispensaire intellectuel, choisissant les ouvrages selon leur qualité pour les offrir au passant retenu par un aménagement subtil des lieux, un tel sacrifice avait quelque chose de déraisonnable. Eh bien! cette déraison, cette folie des livres qui le tenait, il la rendrait contagieuse autour de lui.

Les débuts furent difficiles. Une fois le bail signé, doublement signé en qualité tant de propriétaire que de locataire (son frère et la cousine Alberte avaient dû lui faire comprendre qu'il ne pouvait être question pour lui d'occuper gratis le magasin sous prétexte qu'il en était copropriétaire), une fois le bail signé à forte mensualité fixée par cousine Alberte, il fallut prendre contact avec la gent du livre, s'initier à la comptabilité, aux usages de son nouveau métier, dont il n'avait eu que de vagues intuitions, tout entier fasciné qu'il avait été par la substance intellectuelle, morale, artistique du livre, du livre de choix qu'il réservait à ses clients, feuilletant tous les nouveaux arrivages des grossistes avant d'en renvoyer la moitié, ceux-là précisément qu'on lui réclamait le plus. Qu'importe! Il ne s'était pas fait libraire pour débiter des niaiseries, des inepties, lui qui, dix ans durant, au collège, s'était fait le porte-parole des grands classiques, fussent-ils aussi modernes que Claudel, Apollinaire, Ionesco et autres auteurs qui le consolaient de vivre. Il allait déchanter.

Après une journée particulièrement ingrate, Vincent se penche sur le *Journal* de Delacroix qu'il a emporté chez lui. Il tourne la page. Il lit : « Malheureux! que peut-on faire de grand au milieu de tout ce qui est éternellement vulgaire? » Et de se répondre : rien évidemment, si tant est que la vulgarité a gagné jusqu'aux livres qui trouvent encore grâce à ses yeux et qu'il offre à la clientèle. Et dire qu'il avait cru trouver refuge dans ses riches rayonnages de chefs-d'œuvre alors que depuis quatre mois seulement, les acheteurs ayant commencé à comprendre les politiques de la librairie Laurenceau, les ventes, déjà tout juste suffisantes pour éponger le loyer du local, ont chuté du tiers. L'idée lui vient d'avoir recours aux conseils de

Valérie Derain quant au choix des ouvrages retenus pour la vente et exposés en vitrine, oui Valérie l'anti-vulgaire malgré ses fréquentations douteuses, la fée qui avait pourtant promis de s'arrêter à la librairie une fois la semaine – il ignore encore quand elle daignera l'effleurer de son rayon de soleil, mais il ne doute pas que tôt ou tard la sublime fiancée ès lettres passera, à moins qu'il n'en soit réduit à cueillir son énigme en songe...

Il lui avait fallu prendre un commis de librairie, en l'occurrence une jeune dame qui avait aussitôt répondu à l'annonce collée à la vitrine requérant les services d'un « commis(e) de librairie pour travail à temps partiel ». En fait madame Duchâtel était sans expérience mais son goût de la chose imprimée eut tôt fait de vaincre les réticences de Vincent qui se fit fort de lui enseigner l'abc d'une profession dont il venait à peine d'ingurgiter les rudiments.

Un jour madame Duchâtel – qu'à son insistance Vincent avait dû apprendre à appeler Louise bien que ce ne fût pas son style – lui annonça qu'une jeune fille s'était présentée pour le voir en personne. Elle avait tout de même acheté les trois volumes des œuvres complètes des sœurs Brontë dans la comode collection *Bouquins* avant d'exprimer son étonnement de ne pas trouver le patron à son poste.

– Elle a laissé son nom? questionna Vincent avec un brin d'avidité.

Louise tira un petit papier de sous son comptoir.

– Elle a laissé ceci, dit-elle en lui remettant presque à contre-cœur un grimoire hâtif qu'elle n'était pas sans avoir au préalable secrètement déchiffré.

Vincent lut : « Ce n'est que Valérie qui passait et souhaitait prendre de vos nouvelles. Il y a si longtemps, n'est-ce pas?

Je me sens bien coupable. Mais ne cherchez pas à me joindre car j'ai une nouvelle adresse, en fait c'est la troisième depuis notre dernière entrevue chez Roger Aubé. Néanmoins je ne vous oublie pas et je repasserai. V. »

Louise remarqua que les doigts de Vincent tremblaient en glissant le papier dans la pochette de son veston.

o o o

Donc, après la curiosité éveillée dans le quartier par l'ouverture d'un nouveau commerce de librairie, les clients se rarifièrent. Au point que Vincent commença de s'inquiéter sérieusement : outre qu'il lui fallait pourvoir au vivre et au couvert, même si son vieux logement en sous-sol ne lui coûtait pas cher, il y avait toutes les dépenses inhérentes à sa petite mais combien vitale entreprise, y compris le loyer qu'il se versait en quelque sorte à lui-même, sans qu'il en eût jusqu'ici touché un sou tellement l'immeuble exigeait de dépenses d'entretien au dire de cousine Alberte. Il se résolut à lui réclamer un rapport de gestion, attendu par surcroît que deux appartements sur dix étaient anormalement vacants. La cousine en profita pour lui proposer – ce qu'il accepta aussitôt – d'en occuper un, lui expliquant qu'ainsi son argent lui reviendrait indirectement, sans lui cacher que la situation était telle qu'elle ne voyait pas autrement comment boucler son année sans déficit, lui laissant même entrevoir le moment où elle aurait à augmenter le coût du bail de la librairie. Vincent en eut le souffle coupé. Non tant à cause de la hausse comme telle qu'en raison du danger que la librairie pût tôt ou tard lui échapper. Il avait tout sacrifié pour elle et voilà qu'elle risquait de lui filer entre les doigts si les affaires ne se redressaient pas. Les livres... sa seule joie, son seul *honneur*. Il eût jeté tout le reste à la poubelle. Pas de soir

qu'il n'emportât chez lui une nouveauté, sur quoi il rédigeait aussitôt soigneusement une note de lecture, affaire de s'y référer, le cas échéant, en même temps qu'il la communiquerait à Louise Duchâtel pour son instruction.

Celle-ci n'aurait rien refusé à Vincent. D'autant que grande liseuse elle-même, une passion véhémence la gagnait depuis des semaines dont le moteur était une jalousie secrète envers ces livres qui seuls existaient pour son employeur. Ce dernier n'avait ni temps ni attention pour Louise. Il appréciait son concours (elle venait le remplacer deux heures tous les midis, passait avec lui le samedi entier, journée la plus achalandée) mais n'avait pas d'yeux pour elle en tant que créature féminine. Hors le travail courant, il la remarquait à peine, travail qu'elle accomplissait du reste sans qu'il pût lui imputer le plus petit reproche. Et pour cause! Louise aurait fait n'importe quoi pour se gagner les faveurs du maître des lieux. Qu'il est dur d'être femme et de n'oser faire les premiers pas!

o o o

Un samedi presque désert survint tout à coup nulle autre que Valérie Derain. Celle-ci hésita à l'entrée de la librairie, ne sachant si elle devait aller droit à Vincent affairé à replacer des volumes sur un présentoir ou bien passer par le comptoir où régnait madame Duchâtel. C'est alors que Vincent l'aperçut et lui fit signe de venir à lui en même temps qu'il se dirigeait vers elle.

— Valérie! Je n'espérais plus. Venez par ici. Donnez-moi vite de vos nouvelles s'il vous plaît. Le collègue?

— Au collègue ça va plus ou moins. Même si je vis maintenant avec un de vos anciens collègues, Richard Lepic.

– Pas Lepic, ce fumiste! Il est à cent lieues de vous valoir, pas plus qu'Aubé, cet avocat inculte, ne vous valait. Pourquoi ces toquades?

– Et bien d'autres, si vous saviez! Entre quels bras tomberai-je demain?

Vincent baissa les yeux et les releva aussitôt :

– Et pourquoi pas entre mes bras à moi?

Après une pause :

– Vous, ce n'est pas pareil.

– Expliquez-vous, Valérie.

– Je n'ai pas à m'expliquer. Je suis votre ange gardien. Voulez-vous d'un inceste?

– Je ne comprends pas.

– Moi non plus. Qu'y puis-je?

Il se fit un long silence. Louise les considérait de loin avec un violent dépit. Mais Vincent était aveugle à tout ce qui n'était pas Valérie :

– Il faudrait pourtant se revoir, essayer d'y voir clair. Entre nous il y a de l'amour, vous n'avez pas remarqué? Vous n'avez pas senti peut-être?

– Non, je ne sais pas ce qu'il y a entre nous. Je sais que vous me tenez pour un ange et pour vous je le suis, mais ma vraie nature est celle d'une fée Carabosse, dit-elle en éclatant de rire.

– Au collègue qu'êtes-vous devenue?

– Je fais mon métier aussi bien que vous me l'avez enseigné, mais sans grand succès. On me chahute très fort. Pourtant je me sens digne de vous, de vous qu'on réclame à ma place.

– Moi? Moi qui glisse doucement vers la faillite commerciale, malgré tous mes efforts?

Il promena son regard sur la librairie, de gauche à droite, de haut en bas, fouillant le plafond avec un air de détresse comme si tout cela déjà lui échappait. Un client poussa la porte et se dirigea vers le comptoir. On entendit un murmure de paroles insaisissables. Vincent pressentit que l'homme allait sortir sans rien acheter. Valérie lui saisit la main comme pour le reconforter. Il dit :

– J'aurais voulu représenter quelque chose de grand pour vous, pas quelque chose de misérable.

– De quoi vous plaindriez-vous? répondit Valérie. Votre âme crie plus fort en vous que tous vos insuccès de libraire. C'est moi qui aurais souhaité vous laisser l'image de quelqu'un de sublime, pas de quelqu'un de malpropre, de vulgaire.

– Eh bien! rassurez-vous, vous avez réussi à y échapper. Votre âme crie plus fort en vous que vos fréquentations, plus fort que vos jours et vos nuits.

Valérie ne protesta pas et baissa la tête. En même temps elle articulait ingénument :

– Les collégiens ne m'aiment pas assez.

Vincent caressa doucement ses cheveux qu'elle avait longs et lisses. Après un minute elle se redressa et il constata que ses yeux étaient pleins d'eau. Comme elle allait parler, il porta son index à ses lèvres pour l'en empêcher et dit seulement :

– Je comprends tout. Revenez me voir quand vous voulez, mais je sais que vous ne reviendrez plus.

Valérie s'ébroua et parvint à sourire

– On verra bien, va. *Ciao!*

Elle s'éloigna, gagnant la sortie à pas alertes en se tournant pour jeter de la main un signe d'amitié à Vincent avant de pousser la grande porte vitrée.

– Cette fille ne me dit rien qui vaille, commenta Louise Duchâtel aussitôt qu'elle fut dehors. Mieux vaudrait qu'on ne la revoit plus, si vous voulez mon avis.

– Je crains que le destin ne vous ait entendue, dit sombrement Vincent.

o o o

La nuit qui suivit fut infestée de cauchemars pour Vincent. Un être spectral survolait son sommeil, laissant voir tour à tour son ombre et sa clarté, soit deux silhouettes contraires répondant alternativement à ce qu'il trouvait de meilleur et de pire en lui, d'une part une sorte de crânerie prête à relever tous les défis et d'autre part la même peur névrotique de rater sa vie qui l'avait poussé du côté du commerce par suite d'un sentiment trop perfectionniste d'échouer auprès d'élèves qui à présent prétendaient le regretter. Une double carrière parfaitement incompatible, sans doute inscrite au cœur d'une vocation littéraire manquée. Le hasard voulait qu'à sa façon Valérie incarnât ce conflit, étant double elle-même. Ainsi peut-être se refusait-elle à lui par crainte de décevoir une candeur qui lui renvoyait un écho de la sienne et se jetait-elle par un sentiment d'indignité vers des êtres médiocres qui n'attendaient rien de son génie, pas plus au collège que dans la chambre à coucher.

Tout cela, des rêveries nourries par le chagrin et la perplexité, à n'en pas douter. Toujours est-il que le lendemain à midi, quand Louise Duchâtel pénétra dans la librairie avec sa discrétion habituelle – dont elle ne s'était départi que la veille – Vincent la *vit*, non comme une employée, un robot utile, mais comme une femme de chair et d'os, intéressante, désirable même. Il renonça à aller casser la croûte à la pizzeria du

voisinage où il avait ses habitudes pour mieux l'observer, mais ce jour là, de mauvaise humeur, Louise sembla agacée par ce qu'elle prit pour la surveillance d'un patron frustré dans ses amours. Et puis sans doute répugnait-elle à passer pour un second choix. Cet accueil sans aménité rappela Vincent à lui-même et lui fit voir la trahison à laquelle il s'exposait envers Valérie dont le profil soyeux remonta à la surface de sa conscience, engloutissant la Valérie aux mœurs libertines qui n'était certes pas pour lui puisqu'elle se donnait au premier venu – ce qu'il n'était pas. Pourtant il ne désespérait pas de la revoir. Même il résolut de lui écrire : *« Valérie, Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, vous me rendez très malheureux. Mais je refuserais votre pitié. Si vous aviez pour moi un sentiment authentique, si votre comportement à mon égard n'était pas qu'un simple jeu comme j'ai lieu de le craindre, je vous supplierais de me faire signe et de me fixer un rendez-vous là où cela vous conviendra. Je n'ai personne à qui parler sérieusement des choses qui nous importent à tous les deux tels la poésie ou les pays lointains, surtout de vous parler de vous-même qui, pour votre plus radieuse moitié, répondez à ma moitié la plus ombreuse, ce qui fait de vous mon idéal! C'est même étonnant de rencontrer un être qui nous coïncide à ce point par un aspect vital. Quand ce ne serait qu'une seule rencontre, ne me la refusez pas. Votre trop fidèle, Vincent. »* Le billet cacheté, son auteur se rendit compte que, faute d'adresse, il n'avait aucun moyen de le faire parvenir à sa destinataire. Le bottin ne fut d'aucun secours. Boîte postale tout indiquée, le collège lui vint à l'esprit. Non, Valérie professeur et p... ne s'en fût pas trouvé digne et le déchirerait sauvagement. Vincent renonça et se tourna sans passion vers Louise Duchâtel qui avait le grand tort de n'être pas ambiguë.

Un matin, à quelque temps de là, il trouva sur le seuil de la porte qu'il venait d'ouvrir un feuillet qui avait été glissé dans une enveloppe. Il lut : « *Vincent, je vous rend toute votre liberté. Il n'y a que pour vous et pour les élèves que vous m'avez confiés que je ne sois pas une malédiction car ils m'acceptent enfin; certains disent même que je les fais se souvenir de vous! Mais ma vraie nature est celle d'une diablesse et je n'ai pas le droit de vous la faire partager, quoi qu'il m'en coûte. Je n'ai droit qu'à des démons d'amants, des démons très bas de gamme. Adieu, mon cœur.* » Tout autre que Vincent fut sans doute revenu à la charge auprès de Valérie. Mais sa fidélité envers sa Valérie chimérique le lui interdisait. Même, il lui immola Louise.

Six mois plus tard, cousine Alberte lui adressait un avertissement : il ne toucherait rien des faibles revenus de l'immeuble tant qu'il n'aurait pas acquitté ses termes et autres charges. Son frère Jacques songeait même à faire vendre la propriété pour se dédommager des pertes que Vincent lui faisait encourir. Un an plus tard, c'était fait. Vincent avait dû résilier ses deux baux, celui du magasin et celui de l'appartement, et la vente de l'immeuble, obéré par trop de dettes, allait lui rapporter tout juste l'acquittement des siennes. Jacques, l'ingénieur, empocherait tout du fruit de l'opération, moins la juste rétribution de cousine Alberte qui avait sauvé la barque du naufrage.

Les lecteurs se font rares à Montréal.



PIERRE YERGEAU

Les livres sont les souterrains du monde

1

LE PREMIER ESPACE DE REPRÉSENTATION. Les parois d'une grotte, encodées des rituels du chasseur, de l'examen de ses proies. Le wigwam du sorcier. Une scène où s'inventait la reconstitution d'un monde ou d'une origine.

L'espace où un imaginaire se déploie, où se construit l'édification des thèmes de la mythologie humaine. Un spectacle que plus personne ne semble pouvoir arrêter, qui se ramifie, se multiplie, dans les églises, dans les cabarets, les livres ou sur écran cathodique et qui aujourd'hui triomphe sous le terme de show-business.

Certains espaces se sont présentés à moi comme des territoires couverts de mots, comme une suite ininterrompue d'alexandrins qui me ramenait à l'intérieur d'un rapport rhétorique où un lieu inconnu m'était décrit avec beaucoup plus de précision que l'Abitibi, couvert non pas de mots mais d'épinettes et de neige.

Les livres réorganisent l'espace selon des exigences dramatiques. Du même coup, ils doublent ou triplent cet espace d'une matière encombrée de résidus linguistiques. Des phrases détachées, des graffitis, des mots ou même des phonèmes qui cherchent à se recomposer, qui migrent vers d'autres territoires où le réel se remplit de fantasmes verbaux, traversé par une mémoire humaine qui s'intègre pour un temps au paysage, à la cité, avant de s'en détacher et de partir à la dérive.

Mon premier contact avec le monde souterrain est frappé à la fois du sceau du réel et de l'imaginaire. Je suis né à Val d'Or. L'Abitibi, une sorte de Sibérie américaine? Un territoire immense couvert par la forêt boréale.

Une région isolée, et aussi désertée qu'un palais baroque imaginé par Borgès. Un de ces lieux explicites où les signes, petites épinettes noires qui se dressent sur une plate-forme boueuse, unifiée l'hiver par la neige, a été la scène tragi-comique d'un épisode rapidement oublié de l'histoire humaine.

Donc, pas de discours mythique dont j'aurais pu me nourrir dès le plus jeune âge, rien n'a entaché ce lieu empreint d'une étrange permanence : il s'agit d'un paysage précolombien, d'un des territoires géologiques les plus anciens de la terre, et c'est sous la terre que nous y avons trouvé notre richesse, nos malheurs, nos joies et peut-être aussi notre langage.

Cela m'a pris beaucoup de temps avant d'aimer ce paysage dénudé, austère, sans valeur ornementale qui puisse le rendre dès l'abord aimable, civilisé, recelant très peu dans ses bois de feuillus, d'ondulation de terrain qui aurait pu me faire espérer je ne sais quoi au-delà de ce que je percevais dans l'immédiat sous mes yeux. Si l'histoire se construit par une rupture,

un accident qui brise le déroulement du quotidien, il n'y a, là-bas, pas d'accident de terrain, à première vue pas d'histoire.

Le premier espace est la scène où se calque l'épopée du vieillard qui se sait condamné, le tourment de l'amoureux qui désire ce qu'il n'a pas. Qu'est-ce qui provoque un imaginaire? Une absence. Un état de vacance où l'union avec le monde est rompu, où je ne me définis plus dans la continuité des formes et des êtres que je rencontre. L'imaginaire est d'autant plus vaste que l'absence est plus grande. Et sa clôture en est la scène où se donne le spectacle, le ring où monte le boxeur écrasé par les 15,000 watts des projecteurs, l'arène où jongle le saltimbanque, où le chanteur dans un bar a des gestes tirés du néant des nuits blanches.

L'absence n'est pas une structure. Cela ne peut exprimer que ce qu'elle n'a pas. Cela ne nous procure aucune assurance, et c'est l'espace qui lui est essentiel, le lieu où les signifiants auront un corps soumis aux interprétations, où le figurant traversera la scène avec un revolver dans une main, et une histoire à fabriquer de toutes pièces.

Si la fiction naît de l'absence, des souvenirs d'un monde disparu, qui agit à la manière d'une incantation, la mémoire a besoin d'archives pour s'incarner, pour qu'une œuvre surgisse : et je dis « œuvre » sous toute réserve, sans lui attribuer de valeur ou de poids.

L'absence est le premier déclencheur. Voilà que quelque chose, quelqu'un, a glissé à l'extérieur du réel. Qu'est-ce qui d'abord nous fait imaginer? La peur. Le désir. D'abord la peur et le désir. Est-ce que je vais délaissier un univers où je m'iden-

tifie au jeu de la lumière sur un visage que j'aime, à la musique des doigts qui effleurent mon corps, où je suis confondu à la matière vivante, animée par la clarté d'un regard qui ne laisse rien indifférent, pour plonger dans le vide des images sorties de l'obscurité, des tableaux reflétés dans un miroir sans tain, dans une collection de cartes postales dont les timbres proviennent de pays qui n'existent pas? La peur et le désir sont nos premiers souterrains.

Et l'absence ne présente en soi aucune promesse. L'absence est ce qui manque, ce que l'on ne peut trouver et c'est ce noyau, qui peut être frauduleux ou fabriqué de toutes pièces, ce noyau qui se situe hors de la logique narrative, puisqu'il en est absent, qui prête aux phrases cette fausse assurance, ce mouvement qui converge vers une fin qui nous en fera oublier le point de départ, l'effusion facile de celui qui confie ses plus lourds secrets sans honte, car il ne désire plus ce qu'il rêve, parce qu'il a fait le deuil de l'objet perdu. Du livre.

Au fil des ans, j'ai ainsi construit une bibliothèque qui m'est devenue d'autant plus chère que je ne la posséderai jamais. Et dans chacun de ces livres, je chercherais en vain ce qui en est absent.

L'espace, comme le temps, est une intuition de l'esprit, autant qu'une expérience ressentie par chacun comme étant relative. Un territoire aussi vaste que l'Abitibi ne se pose pas dans la continuité mais dans la répétition de ses éléments. D'abord une surface ennemie où se dressent les cônes pointus des conifères, des rivières qui conduisent à des lacs où l'original vient s'abreuver, où se baignent le castor et les rats d'eau, puis

des villes et des villages qui ressemblent à des bivouacs, des campements de nomades, des *boom towns* qui évoquent le far-west et qui reproduisent en miniature, comme toutes les villes et tous les villages de la terre, la comédie humaine.

J'étais d'abord tenté d'utiliser le souterrain comme étant le négatif de l'espace, par vieille habitude dialectique sans doute, plutôt que de comprendre par lui le soubassement, le fondement du monde. Mon expérience du souterrain est celui des galeries de la mine d'or de Bourlamaque, où j'ai travaillé, dans le laboratoire des échantillons, dois-je dire.

Lorsque j'étais enfant, la nuit dans ma chambre, j'entendais le dynamitage des galeries qui se creusaient sous le village. Notre maison de bois rond oscillait légèrement sous le choc de l'explosion et, dans ma logique d'enfant nourri par les histoires des *Mille et Une Nuits*, ce dynamitage était synonyme de richesse fabuleuse et de danger, car le sol n'allait-il pas céder un jour et ne serions-nous pas alors absorbé par la terre? Je savais, par la description que m'en faisait mon père et mes oncles, que les galeries menaient à de grandes salles et celles-ci, me semblait-il, devaient avoir la majesté de la cathédrale d'Amos qui n'était elle-même que la réplique de la cathédrale byzantine de Sainte-Sophie.

La forme négative de choses qui m'étaient absentes. Je retrouvais des segments de mémoire humaine qui ne m'appartenaient pas.

J'ai évoqué l'Abitibi en pliant un territoire sur un autre, en couvrant une absence de représentation par un jeu de passe-passe, en superposant à ce vide mémoriel une représentation

familère : la Sibérie, le far-west. Et ces emprunts, cette migration des mots n'est pas accidentelle : elle recouvre effectivement, par analogie, une partie de l'histoire qui n'a pas été écrite et en même temps elle lui dérobe sans doute ce qui lui est propre : une absence si grande que la tâche de l'écrivain semble être vouée à l'échec, ou apparaît inutile, devant un territoire condamné au silence.

Le souterrain comme un en-dessous de l'espace, un labyrinthe obscur, alors qu'à la surface un éventail de repères nous est offert pour nous orienter à l'intérieur de la fiction que nous nous fabriquons. Mais cet en-dessous nous est si peu familier qu'il s'élabore dans le doute de ce que l'on peut y rencontrer. Désir de la richesse, de la veine aurifère, peur de l'accident, du noir absolu, de l'ensevelissement.

2

Nous creusons encore nos souterrains dans l'espoir d'y découvrir un manquement, un temps immobile, une mort ou un chant. Nous écrivons encore des livres, et ces livres, ce territoire du langage humain, sont des archives que l'on sait désormais provisoires, numérisés sur CD-ROM, disponibles par télécopie. Nous assistons depuis le début du vingtième siècle à une multiplication des territoires de l'imaginaire – et, à l'aube de l'an 2000, à l'élaboration d'une économie virtuelle, dont les secteurs les plus prometteurs reposent sur la mise en marché des produits de l'esprit. À l'élaboration de la guerre virtuelle.

Jusqu'à la fin de notre siècle, nous nous donnions l'illusion que l'histoire était une partie d'échecs qu'il s'agissait de jouer le plus machiavéliquement possible, ou avec l'idéalisme de ceux qui croient que la pensée et l'imagination peuvent triompher du capital. Jolie et belle petite époque où la dialectique se déroulait implacablement, où l'on pouvait reconnaître qui étaient nos amis, qui étaient nos ennemis.

La dialectique hégélienne était un bel instrument pour mesurer le temps humain et pour se fabriquer des histoires, mais ne pouvait-il exister des histoires à géométries variables, des univers parallèles qui se croisaient dans un espace courbe? Notre façon de nous situer dans le temps était peut-être aussi désuète que la géométrie euclidienne l'était devenue pour cartographier l'espace intersidéral?

Ce sont là des questions qui confrontent directement l'écrivain, sa position, son rôle, à l'intérieur d'une culture, à la fois de plus en plus éclatée, et de plus en plus soumise aux mouvements migratoires, à la mondialisation des marchés, un mot ambigu qui célèbre une société de consommation où la culture ne joue plus le rôle de balise ou de réflexion ironique sur la condition humaine, mais participe à l'euphorie collective où il est si beau de voir le Titanic couler en songeant qu'après tout nous ne sommes plus soumis aux lois physiques, que la vie est une comédie qui triomphe au box-office.

Je tiens à dire ici que je ne pose pas de jugements sur ces changements. Mais l'univers livresque est le fondement de cette ère nouvelle. C'est-à-dire que les livres n'occupent plus une position dominante dans notre culture, mais que les livres en forment, désormais, le souterrain.

Avons-nous réussi à quitter ce qui nous a permis de *dialectiser* le temps, de construire des histoires? Ou n'est-ce pas plutôt au niveau des territoires, de l'organisation formelle des échanges commerciaux, du transfert des discours qui ne correspondent plus à un lieu, mais qui se voient diffusés simultanément sur plusieurs chaînes de télévision; n'est-ce pas plutôt que le spectacle, la représentation des drames humains, n'a plus besoin, au fond, d'une seule scène pour être jouée, parce que le spectateur qui applaudit l'exploit du baseballeur qui vient de frapper un coup de circuit, est lui-même réfléchi dans l'écran géant suspendu dans le stade?

Autant l'espace de représentation, et j'entends ici l'espace du spectacle, de la *commedia dell'Arte*, de cet espace magique où la réalité est transformée en pitreries, en réflexion savante, en clin d'œil, absorbée dans la subjectivité d'une ou de plusieurs consciences, extraite de ses contingences pour nous offrir un regard intérieur, distordu, où le temps et l'espace sont abolis sous les applaudissements du public parce qu'il reconnaît là l'image déformée et triomphante de sa propre conscience, ou une possibilité de celle-ci, autant cet espace, plus petit que le réel qu'il décrit, une scène, un disque compact, un livre, autant cet espace n'a pas de frontières parce qu'il appartient à toutes les époques de l'histoire humaine, parce qu'il a, pour un temps, la prétention de se substituer au monde, de retracer pour nous l'épopée des malentendus.

Nous construisons aujourd'hui chacun notre musée personnel, hétéroclite, se présentant souvent comme une entreprise de recyclage. Une simple chanson peut jouer dans notre vie un rôle plus important, plus marquant, que la *Divine*

Comédie de Dante. Les *ready made* de Duchamp ont ouvert la voie à une circulation entre le champ esthétique et les objets manufacturés en série. Les murs de nos villes sont couverts de panneaux publicitaires où s'affichent des fantasmes troubles, nos réponses à nos anxiétés, notre complaisance narcissique ou notre besoin d'évasion.

L'écart entre la fiction et le réel s'est amenuisé, tant au niveau épistémologique où nous sommes plus conscient du statut de la théorie dans l'élaboration des lois physiques, que dans la vie de tous les jours où, dans le centre commercial, dans le métro, partout, nous entendons constamment une petite musique en sourdine, où dans la rue des images diachroniques s'offrent à nous, dans les magazines, sur les affiches, où nous travaillons devant un écran cathodique, en devenant un chevalier de la Renaissance durant notre pause-café, un mercenaire pour détruire les positions militaires d'une lointaine galaxie.

Le livre n'occupe plus la surface de ce monde.

Je ne crois pas que nous devons le regretter. Sa position s'est transformée à tel point que le livre ne peut venir au monde sans utiliser d'autres formes de diffusion : la radio, la télévision, le cinéma, les réseaux informatiques. Le livre surnage en utilisant ces médiums, et périt lorsqu'il ne peut le faire. Cela ne lui donne plus aucun poids politique, et il serait improbable d'imaginer une figure voltairienne à la fin de notre millénaire. Les livres sont devenus les souterrains de notre culture.

Le premier livre que j'ai choisi de lire, enfant, me parlait de la chronique des Sassanides, anciens rois de Perse. Au fond, tout était de la faute du grand roi de Tartarie! L'irruption la plus troublante du merveilleux, depuis les grands récits de chevalerie, est venue d'Orient.

Un merveilleux qui tient de la foire, des souks, des trésors fabuleux, des sacs remplis d'or ou de pierreries, des hommes transformés en chiens, des étoffes de soie ou de brocart, des bourses de cuir remplies de pièces d'argent, des tapis volants...

Le premier livre était *Les Contes des Mille et Une Nuits*. Mon introduction à la littérature. Mon souterrain. Une cosmologie se déployait sous mes yeux d'enfant. Une mélodie dans le désert d'Arabie, dans les étendues enneigées de l'Abitibi! Dans une géographie baignée par la mer-très-spacieuse du Levant qui nous conduit aux îles Vakvak, au lac Waswanipi, aux Indes Neigeuses.

— Si le sultan me laisse vivre jusqu'à la prochaine nuit, disait Schéhérazade, je raconterai l'histoire de la sirène qui chantait sous l'eau, l'histoire d'un désaveu, de l'inévitable échec de celle qui rencontra l'ennemi qu'elle avait aimé en songe, de l'original qui a dansé sur la lune...

Cela ressemblait vaguement aux histoires à dormir debout que mes tantes racontaient, au diable qui avait sauté par-dessus le mont Chaudron pour imprimer son pied dans la glaise près du lac, à l'homme-cheval Alexis-le-trotteur qui courait dans les champs jusqu'à en perdre haleine, au château de glace près de la rivière Natagan, qui ne voulait pas

fondre, au bûcheron qui était revenu du chantier en chasse-galerie...

Cette machine à fabriquer des récits, traduite et élaborée par Galland au début du dix-huitième siècle français, illustre bien le principe du pittoresque en littérature : nous espérons la transfiguration du monde pour retrouver en nous, intact, le désir.

Les Mille et Une Nuits sont une variation prosodique sur le désir de conquête, de puissance, de soifs, de sérénité, d'illumination. Sur l'incongruité du hasard qui règle la vie humaine.

Le premier désir est celui de sauver sa vie, d'échapper à l'assassin, de survivre. Schéhérazade me racontait une histoire pour retarder ce moment où le vizir, son père, devait l'égorger au petit matin. L'imagination est un mode de défense, une activité contradictoire, un doute sur le monde. Une conquête. Une multiplication de nos possibilités.

La prolifération des histoires se fait depuis ce noyau dur de la peur. Tant de prouesses pour échapper à l'amour ou pour l'obtenir, d'illusions, de broderies, de bijoux, de giges rebondissantes, d'escapades, d'enchantements, défilèrent pour bercer les rêves de Schahriar, roi des Indes. Des Indes Neigeuses? Pour lui faire oublier qu'il doit tuer Schéhérazade.

— Je t'en prie réveille-toi, ma sœur, disait Dinarzade, et raconte-moi la suite de cette merveilleuse histoire, avant que la nuit ne s'achève...

La petite maison de bois rond s'élevait dans les airs. Je perdais la notion du temps et de l'espace. Admirant les gravures de Doré, de Bertall, de Foulquier, le génie hideux soulevant le lit de la princesse au-dessus de Bagdad, de Val d'Or, un rideau tiré me dévoilant une partie du harem, je me découvrais

prince ou marchand, truand, voleur, mercenaire, esclave, coureur des bois...

Une fois mise en place ce principe d'énonciation, où plaire devient vital, où la parole doit séduire sous peine de mourir, les fictions deviennent une masse en constante expansion, une histoire se télescopant dans la suivante. Un motif contenant les lois de sa propre progression changera d'expression, selon les personnages.

D'ailleurs, le premier conte qu'invente Schéhérazade est une métamorphose brillante de ce qu'elle vit. Lorsque nous lisons, nous changeons de visage ou de sexe. Nous perdons notre équilibre intérieur, nos balises, pour ne retrouver que l'essentiel : l'aventure!

Il ne faut pas lancer les noyaux de dattes, à gauche et à droite, car l'on risque de tuer le fils d'un mauvais génie. Le hasard répond à une logique incantatoire, au rapprochement grammatical qui fait qu'un noyau de datte peut devenir un instrument meurtrier.

Le premier conte est donc celui du marchand et du génie, image transfigurée de Schéhérazade et du sultan. Et le marchand se multiplie en trois vieillards dont les récits me faisaient entrer en transe, oubliant les dimensions terrifiantes de cette trouvaille. Un récit n'est plus une immanence, mais la possibilité de le voir se fragmenter, proliférer, migrer, changer de forme et de contenu. Du Moyen-Âge arabe au dix-huitième siècle français, au vingtième siècle entre les mains d'un enfant en Abitibi.

Toutes les histoires du monde pourront nous être racontées. L'articulation des contes en est si subtile que ses matériaux – hasard, infamie, beauté, orgie ou secret – ne se laissent pas contenir en une simple structure.

Il faut que cela continue si nous voulons survivre. À chaque explosion de dynamite, la nuit, j'imaginai une humanité noire, courant dans des corridors obscurs, découvrant des caveaux aux parois incrustées d'or.

Celle ou celui qui lit entre progressivement à l'intérieur d'un labyrinthe qui lui fait découvrir la plasticité de son esprit, l'étonnante habileté que l'on a de se convaincre des pires malheurs, ou des plus heureux dénouements.

L'imagination est la multiplication des possibilités qui nous sont offertes. Elle se déduit de la règle de l'insuffisance du réel. Notre désir ne peut se résoudre à ne pas posséder le monde. La peur nous fige ou nous laisse devenir ce que l'on ne croyait pas être : un assassin ou un héros.

Le premier livre m'est venu d'un territoire et d'un temps en rupture apparente avec ce que je vivais à onze ans : une grève à la mine d'or, la menace des missiles nucléaires dans la baie des Cochons, la fin de l'école, des vacances en Gaspésie.

Mon désir s'éveillait devant la fée Pari-Banou ou devant l'esclave Morgiane qui tua les quarante voleurs. Gulnare, Badoure, ou Zobéide qui navigua sur des mers lointaines et découvrit une île où tous les habitants étaient changés en pierre.

Ces richesses, ces perles, ces diamants gros comme des œufs d'autruche, ces fines broderies, ne sont pas que l'expression de notre faiblesse ou de notre gourmandise! Ce sont les métastases du récit. Les prisonniers du sens. Après tout, une fiction est une arabesque. Des galeries souterraines, des trésors, creusés sous le sol du monde.



Notices biobibliographiques

Marie-Claire BLAIS est née à Québec en 1939. Elle a publié une vingtaine de romans, six pièces de théâtre, des nouvelles, récits et recueils de poèmes. Elle a reçu plusieurs prix dont le prix Médicis, en 1965, pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (Grasset), le prix Athanase-David, en 1982, pour l'ensemble de son œuvre et le prix du Gouverneur général, en 1996, pour son dernier roman, *Soifs* (Boréal). Son œuvre est traduite en plusieurs langues. Elle a été élue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, en 1993, et elle est membre de l'Académie des lettres du Québec.

Gaëtan BRULOTTE est né à Lévis (Québec) en 1945. Il a poursuivi ses études supérieures à Paris et a reçu un doctorat en littérature française de la Sorbonne en 1978. Il écrit depuis plus de vingt ans et consacre aujourd'hui la majeure partie de son temps à cette activité. Son œuvre a été couronnée par de nombreux prix littéraires dont le prix Robert-Cliche pour son roman *L'Emprise* (paru en 1979 et ensuite adapté pour la télévision et le cinéma), le prix Adrienne-Choquette (1981) et le prix France-Québec (1983) pour son recueil de nouvelles *Le Surveillant*, ainsi que le prix de littérature Gérald-Godin en 1989 pour un autre recueil de nouvelles, *Ce qui nous tient*.

Roseline CARDINAL est née en 1941 à Thonon-les-Bains (France) et vit au Québec depuis 1971. Récipiendaire de plusieurs prix comme auteur dramatique radiophonique et comme nouvelliste (*Juliette et les autres*), elle prépare un second recueil de nouvelles, et résume ainsi sa démarche littéraire : « Je raconte des histoires pour apprivoiser la vie, à travers les autres. Grâce au petit fil de tendresse de l'écriture, je tente de relier les peurs fichées au cœur de chacun pour former un collier d'espoir et de fraternité. »

Gilbert CHOQUETTE est né à Montréal en 1929. Poète (*Au loin l'Espoir*, 1958, *L'Honneur de vivre*, 1964), il est surtout le romancier des êtres déchirés et d'une société en proie à l'angoisse dont témoignent ses principaux titres : *La Défaillance* (1969), *La Mort au verger* (1975), *Un Tourment extrême* (1979), *La Flamme et la Forge* (1984, prix France-Québec), *Le Secret d'Axel* (1986), *L'Étrangère ou Un Printemps condamné* (1987), *Une Affaire de vol* (1990), *L'Amour en vain* (1994). Il a également publié un journal de voyage, en 1996 : *L'Europe-en-coup-de-vent*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Geneviève DECELLES est née à Montréal en 1945. Elle a d'abord travaillé en sociologie et en éducation. Elle réside à Sainte-Foy où elle se consacre maintenant aux arts visuels et à la littérature. Elle a publié des textes dans diverses revues, entre autres : *Les îles rouges de Christophe B.* et *Le choix des armes* dans *Les écrits* (numéro 88), *L'oratorio de juillet* et *La page noire* dans *Possibles* (numéros 21 et 22), *La ficelle* et *Un atelier la nuit* dans *XYZ* (numéros 42 et 46), *Éden* et *Le quai* dans *Mœbius* (numéros 61 et 68).

David DORAIS est né en 1969 à La Doré, Lac-Saint-Jean (Québec). Pendant quelques années, il voyage en Europe de l'Est et en Asie, avant de venir s'établir à Montréal, en 1993. Il y fait une maîtrise en histoire des religions, puis part pour Bucarest (Roumanie) où il complète, en 1998, un doctorat sur l'aspect alchimique du carnaval. Ayant découvert par hasard l'existence du poète alexandrin Helôros de Pergame, il consacre les mois suivants à parcourir le bassin méditerranéen, sur les traces de cet auteur antique. Revenu depuis peu à Montréal, David Dorais se consacre, avec une fortune diverse, à l'écriture et à la fabrication artisanale de masques. Il prépare un essai sur Helôros de Pergame.

Sylvie GENDRON est née à Montréal en 1964. Elle rédige présentement une thèse de doctorat ayant pour sujet la mort de la bien-aimée dans un corpus littéraire autobiographique contemporain (direction : Michel Pierssens). Sylvie Gendron enseigne la littérature au cégep Saint-Jean-sur-Richelieu depuis 1991. Elle a publié des poèmes, des petites proses et des nouvelles dans *Possibles* et *XZX La revue de la nouvelle*.

Pauline HARVEY est née à Alma (Québec) en 1950. Poète et romancière elle a étudié la littérature, le journalisme et la philosophie à l'Université Laval et à l'université de Vincennes. Elle a publié dans la plupart des revues québécoises et présenté de nombreux spectacles de poésie sonore, tant à Montréal qu'à l'occasion de colloques internationaux. Principales publications : *Le Deuxième Monopoly des précieux* (prix des jeunes écrivains du Journal de Montréal, en 1982), *Encore une partie pour Berri* (prix Molson de l'Académie canadienne-française, en 1985), *Pitié pour les salauds* (1989), *Un homme est une valse* (prix Québec-Paris, en 1992) et *Les pèlerins* (1996).

Corinne LAROCHELLE est née à Québec en 1973. Auteure de deux recueils dont *De quelle bouche sommes-nous?* (1998) aux éditions du Noroît, elle a également publié des nouvelles dans diverses revues québécoises (*XYZ*, *Stop*, *Mœbius*). Récipiendaire du prix Québec-Amérique (1999) pour un mémoire portant sur l'œuvre d'Élise Turcotte, elle poursuit des études de doctorat au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Un troisième recueil est prévu pour l'automne 2000.

Danyelle MORIN est née à Montréal en 1948. Elle habite la région du Bas-Saint-Laurent depuis une quinzaine d'années. Peintre de formation, elle a obtenu un baccalauréat en arts visuels, en 1976, à l'Université Laval, et a participé à quelques expositions, en groupe et en solo. Depuis une vingtaine d'années, elle travaille presque exclusivement de manière sérielle et utilise plus souvent le pastel sec. Elle est également cofondatrice et directrice générale du Camp littéraire Félix, organisme fondé en 1990 et voué au développement de la relève littéraire québécoise. Elle travaille actuellement à son premier recueil de poésie : *Cante jondo* (un chant profond, de vous à moi), en même temps qu'à une série de papiers qui portera le titre : *Piel cantando* (peau qui chante).

Árpád VIGH est né en 1943 à Debrecen (Hongrie). Ancien élève de la Sorbonne et stagiaire de l'École normale supérieure de Paris, lecteur de hongrois à l'université de Pécs (1985-1991), directeur de l'Institut hongrois de Paris (1991-1995), professeur associé aux universités de Strasbourg et de Pécs, spécialisé dans l'enseignement de la francophonie et de la littérature québécoise. Fondateur et directeur de la revue *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, y a publié récemment un numéro consacré à Gaston Miron. Auteur du dossier

« Littérature hongroise » de la revue *Nuit blanche* (printemps 1998). Écrivain lui-même depuis peu, *Conditionnel passé* est son premier texte traduit et publié en français.

Pierre YERGEAU est né à Val d'Or (Abitibi, Québec) en 1957. Études en allemand et en italien. Il a publié plusieurs titres aux éditions de l'Instant même, dont *La complainte d'Alexis-le-trotteur* (1993), *Ballade sous la pluie* (1997), *La recherche de l'histoire* (1998), *Du virtuel à la romance* (1999), *L'écrivain public* (1996-1999).

Radmila ZIVKOVIC est née en 1972, en Yougoslavie où l'une de ses courtes nouvelles, écrite pour une compétition nationale organisée par l'Association des écrivains yougoslaves, a été couronnée par le prix « La beauté de narration ». Installée au Québec depuis décembre 1997, elle a publié une nouvelle dans le numéro 83 de la revue *Mœbius*.



Romanichels poche

XYZ
éditeur



À l'origine, un grand vide.
Celui d'Auschwitz.
Une génération engloutie.

Régine Robin
**L'immense fatigue
des pierres**

240 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courriel : xyzed@mlink.net



QUÉBEC AMÉRIQUE



L'Anniversaire

de Naïm Kattan

Un texte phare qui conjugue bellement fiction et réflexion.

Un Québécois d'origine syrienne pose un regard rétrospectif sur sa vie à la suite d'une fête que lui ont organisée des collègues universitaires. L'heure des bilans a sonné et c'est à travers onze lettres que s'effectue le récit de sa vie.



Penser la nation québécoise

sous la direction de
Michel Venne

Ce livre pose un regard sur le thème de la nation québécoise, ses urgences, ses exigences, son évolution.

À la suite d'une série d'articles parus dans le quotidien *Le Devoir*, seize intellectuels québécois de toutes origines, de disciplines diverses et de toute allégeance tracent le portrait de la nation québécoise non seulement sous l'angle politique, mais aussi dans ses dimensions philosophiques, historiques et sociologiques.

35 ans au cœur de la littérature québécoise

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com





Bulletin d'abonnement

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- | | | |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| ☐ | RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| ☐ | INSTITUTIONS | 35 \$ |
| ☐ | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

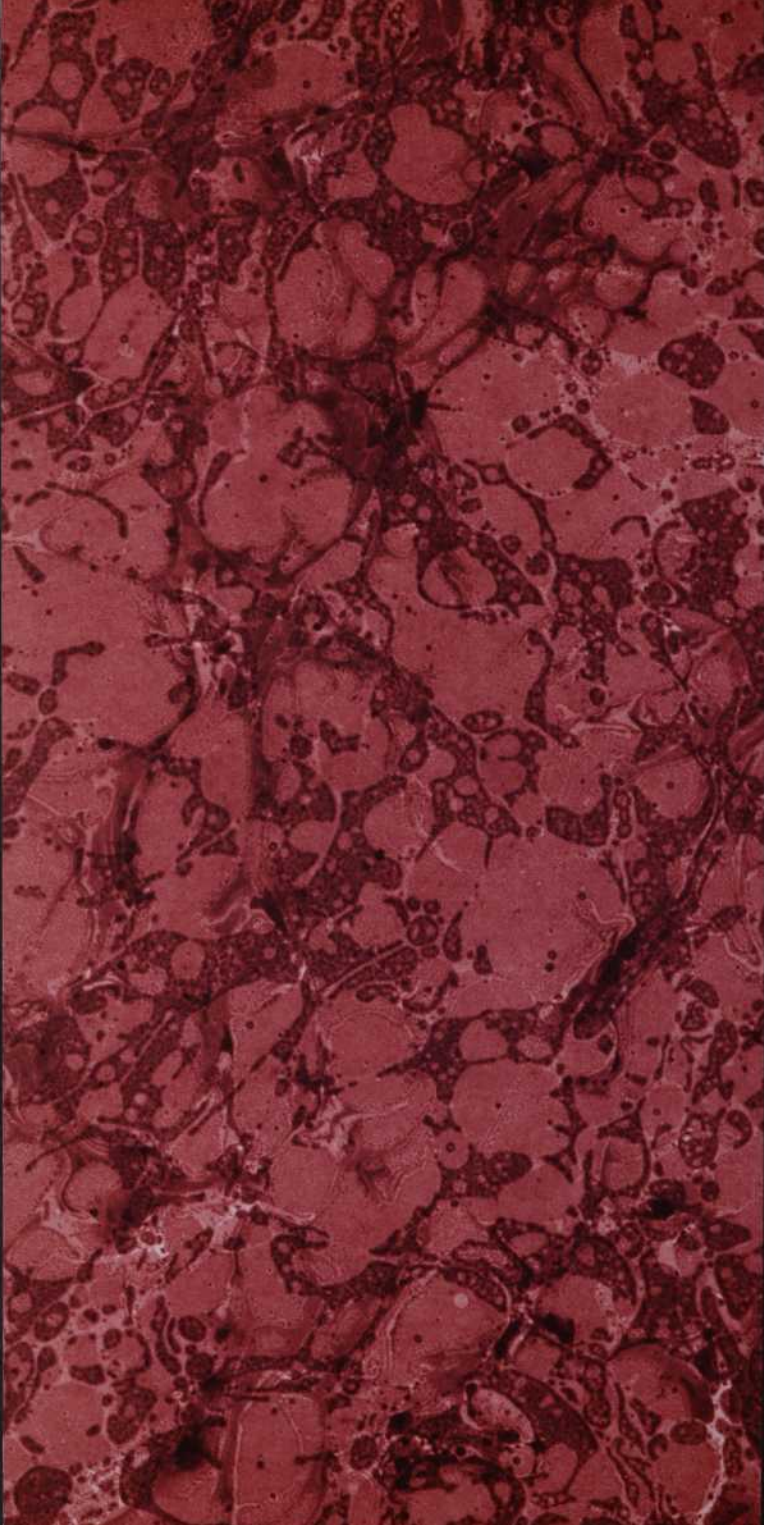
Les écrits

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE
MONTRÉAL (QUÉBEC)
H4A 1R9

Imprimé par AGMV Marquis
le premier avril
deux mille

Imprimé au Canada
Printed in Canada





Contes

Dossiers

Essais

Extraits de romans

Hommages

**Journaux
intimes**

Poèmes

Nouvelles

Récits

Témoignages

Théâtre

Les écrits

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre *Écrits*
du Canada français

10 \$